

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

137

douzième année

mai 1965

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an :	45 F	— Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE

MAI 1965

SOMMAIRE

Vers une réhabilitation de l'homosexualité, par SIMONE MARIGNY	211
Situation et possibilités de l'homophile, par ANDRÉ CLAIR	224
Une amitié, par GÉRARD MEZIERES	231
Emile Armand, théoricien de la révolution sexuelle et de la camaraderie amoureuse, par SERGE TALBOT	237
Une morale pour notre temps, par ROBERT AMAR ..	247
LIVRE : <i>Un jeune homme excentrique</i> , de Daniel GUÉRIN	254

HOMMAGE AUX AMITIÉS PARTICULIÈRES

DISCOURS EN ARCADIE

Deux grands disques microsillon 33 tours
(excellente audition)

ALLOCUTIONS PRONONCÉES AU BANQUET
DU 11 NOVEMBRE 1964

ALLOCUTIONS

de

Mme GOUZE-RENAL

M. ROGER PEYREFITTE

M. JEAN DELANNOY

M. ANDRÉ BAUDRY

M. ANDRÉ-CLAUDE DESMON

Commander immédiatement ces 2 disques

— Tirage très limité —

(Les 2 disques, port compris : 50 F)

VERS UNE RÉHABILITATION DE L'HOMOSEXUALITÉ

par SIMONE MARIGNY.

Le titre de cette causerie m'a été inspiré par différents articles parus ces derniers mois et qui tendent à prouver que les esprits, dans le monde, deviennent plus larges, s'ouvrent à une conception de la sexualité qui fait admettre bon nombre de choses considérées jusqu'à présent avec horreur ou hypocrisie.

Cette optique nouvelle suit à la fois une mode, je dirai même un certain snobisme — car il est aujourd'hui de bon ton de fréquenter et de choyer ceux qui, d'une manière ou d'une autre, passent pour des excentriques — et suit également une évolution heureuse de conceptions et de sentiments.

À une époque où le racisme, dans le monde, perd du terrain; à une époque où l'Eglise même commence à réviser sa position sur un des plus difficiles problèmes qu'elle ait eu à résoudre : celui du planning familial; à une époque, enfin, où la psychiatrie et la psychanalyse transforment en complexe avouable ce que l'on camouflait soigneusement autrefois, il est normal que soit également reconsidéré le mot de perversion.

En attendant la sortie en France du livre d'un psychiatre suédois, Lars Ullerstam, sur les minorités érotiques, étude qui, paraît-il, éclaire l'homosexualité d'un jour nouveau, je vous donnerai pour exemple de cette évolution des esprits un récent article paru dans un journal anglais : « The Guardian » (1).

(1) Le livre de Lars Ullerstam a été publié depuis la rédaction de l'article de Mme Marigny : voir *Arcadie*, n° 136, avril 1965.

Cet article débutait ainsi :

— « La réponse encourageante du gouvernement aux propositions tendant à supprimer la peine capitale nous donne, aujourd'hui, le faible espoir qu'enfin la réforme de la loi sur l'homosexualité a des chances d'être acceptée. »

Faisons preuve d'autant d'humour que nos amis anglais et réjouissons-nous avec eux : si la pudique Albion commence à montrer de l'indulgence pour les criminels, tous les espoirs sont permis à ces non moins tristes individus que sont les homosexuels.

Ce qui m'a personnellement frappée dans cet article, c'est que les premières manifestations d'intérêt de cette puritaine et hypocrite société britannique en faveur de l'homosexualité sont dues au travail entrepris depuis un an par un groupe de femmes homosexuelles : le Minorities Research Group que nous appellerons, pour simplifier, le M.R.G.

Ce M.R.G. n'est d'ailleurs pas inconnu des lecteurs d'*Arcadie* puisque notre amie Raphaëlle Soriana a traduit un texte de sa fondatrice Miss Langley et présenté sa revue.

J'en reparlerai néanmoins car cet exemple me paraît être un bon point de départ pour illustrer mon thème.

Que ce soit en matière de politique ou en matière de défense d'intérêts quelconques, nous sommes peu habitués à voir les femmes se mettre en avant.

Je sais bien que les Anglaises ont moins de fausse honte à jouer les suffragettes que les Françaises, mais pour brandir la bannière d'une minorité aussi méprisée, il faut un grand courage, je ne l'apprendrai pas à ceux qui maintiennent *Arcadie* à bout de bras depuis douze ans.

Ce groupe de recherches en faveur des minorités (qui semble, d'ailleurs, ne se préoccuper que d'une seule) comprend des médecins, des psychiatres, des assistantes sociales, entre autres, toutes femmes qui n'ont point peur de faire connaître leur condition de lesbienne, mais aussi un certain nombre d'hétérosexuels sympathisants des deux sexes.

Le premier travail du M.R.G. a été de confier à un éminent psychologue, entouré d'experts fournis par les membres elles-mêmes, un très important travail qui doit tout autant éclairer sur les problèmes que pose l'homosexualité, les hétérosexuels et les homosexuels eux-mêmes.

Un premier rapport a déjà été déposé que nous n'avons pu nous procurer, mais nous savons sur quoi porte cette action engagée par le M.R.G. Tout d'abord, elle veut rassu-

rer ceux qui ne sont pas encore convaincus de n'être point des déséquilibrés et, pour cela, elle veut donner aux spécialistes en matière de psychologie l'opportunité d'étudier l'homosexualité « normale », celui, et c'est la grande majorité, qui ne mérite pas d'être considéré comme un « cas ».

La création du M.R.G. fut décidée à la suite d'un article publié par le magazine *Le vingtième siècle* sous le titre : « Un rapide coup d'œil sur les lesbiennes. » Nous ne connaissons pas non plus la teneur de cet article, mais il ne devait pas être tendre pour nos amies car il suscita une très importante et réprobatrice correspondance. Plusieurs d'entre elles, exerçant pour la plupart des professions libérales, organisèrent alors un meeting où il fut décidé de « rajeunir » l'image que l'on se faisait des lesbiennes.

Firent-elles un autodafé des œuvres de Radcliffe Hall, à commencer par le célèbre *Puits de solitude* où l'héroïne, Stephen, si masculine qu'elle en est grotesque, se sacrifie en pure perte pour que sa Mary soit « heureuse » dans les bras d'un homme ?

Préfèrent-elles, comme nous, la simplicité — peut-être un peu légère — de Christiane Rochefort qui, au moins, ne fait pas un drame de ce genre d'échanges féminins ?

Sans doute, car l'auteur de l'article auquel je me réfère écrit : « L'expérience démontra que ces femmes voyaient juste. » Il ajoute toutefois : « ... mais elles font preuve d'une certaine innocence dans leur surprise devant la réaction que le seul mot de lesbienne provoque ».

Récemment, dans leur magazine mensuel *Arena three*, ces femmes résumaient brièvement leur problème :

— « La lesbienne a d'abord besoin de ce dont la plupart des humains ont besoin : la liberté de choisir un être pour partager sa nourriture, son sommeil, ses querelles, ses loisirs, avec lequel aller au cinéma ou à la chasse aux papillons. Et, ayant choisi, vivre avec cet être ouvertement, sans remords et sans anxiété, sans peur de perdre sa situation, ses amis ou sa famille à cause de ce choix.

« Ce que les lesbiennes font dans un lit (en admettant qu'elles fassent quelque chose !) est d'une importance tout à fait secondaire. Ce qui importe, c'est qu'elles aient la liberté de trouver un être qui réponde à leurs besoins, tout comme l'hétérosexuel qui trouve cela tout naturel. »

Un autre article, critiquant les deux ou trois membres du M.R.G. qui persistent à arborer aux réunions des tenues

trop masculines, parodie l'aphorisme de Warner Fabian : « La virginité est une condition et non une profession » en y substituant : « l'homosexualité est une condition et non une profession » puisque toutes deux, ajoute-t-il, virginité et homosexualité, sont devenues ridicules quand elles s'affichent de manière flagrante.

Que voilà des femmes bien sympathiques et qui ne manquent pas de sens de l'humour !

J'ai cité leur exemple pour deux raisons :

1° Parce qu'il intéresse sans doute les Arcadiens d'apprendre qu'un groupe de femmes partage les objectifs d'*Arcadie*;

2° Parce que dans le cadre du combat que nous devons mener pour nous faire intégrer dans les normes sociales, dans le cadre de ce combat que les responsables d'*Arcadie* mènent déjà depuis de longues années, il est utile de souligner une fois de plus que les homosexuels sont souvent les artisans des attaques dirigées contre eux.

J'ai souvent écrit dans notre revue et dit, ici même, lors d'une causerie avec Marc Daniel : « Si vous voyez si peu de femmes parmi vous c'est que, pour elles, vos problèmes ne se posent pas, ou rarement. »

Il semblerait qu'ils se posent davantage en Angleterre, ce qui m'amène à penser que, par rapport aux Françaises, mon opinion était peut-être un peu trop optimiste.

Pourquoi, disais-je, ne se posent-ils que rarement ? Parce que les lesbiennes, dans l'ensemble, savent rester discrètes, neutres, n'affichant leur excès de virilité — bien démodé et bien surfait, du reste — que tout à fait exceptionnellement.

Rencontrez-vous encore souvent des femmes qui, calquées sur l'héroïne du *Puits de solitude*, portent cravate, chaîne en sautoir et chapeau mou ?

Non, le tailleur strict, la robe chemisier, c'est aussi l'uniforme de toutes les femmes qui travaillent, mariées ou célibataires, lesbiennes ou non, et cette réserve bien naturelle vis-à-vis des hommes, je ne pense pas qu'elle puisse être imputable à un autre souci que celui de bonne éducation — du moins à première vue.

J'ai personnellement l'occasion de fréquenter un grand nombre de femmes qui jouent un rôle politique ou professionnel assez important et je n'ai pas connaissance que le fait d'être des lesbiennes — fait supposé plus que connu en raison de leur discrétion — ait jamais joué contre elles.

Au contraire, je connais un éminent psychotérapeute qui choisit ses collaboratrices parmi les lesbiennes, de préférence aux autres femmes médecins, parce que ces dernières, prétend-il, se laissent parfois déborder par une sensibilité ou des problèmes trop spécifiquement féminins.

Toutefois, je reconnais avoir donné une opinion un peu légère et bien égoïste en ne considérant les problèmes de la lesbienne que vus sous l'angle de ses rapports avec la société, et je remercie nos amies anglaises de m'en donner conscience.

En effet, quel est l'un de leurs premiers objectifs?

C'est rassurer celles qui ne sont pas encore convaincues de n'être point des déséquilibrées.

Comment lutter contre cela?

Nous avons, certes, l'exemple d'*Arcadie*, mais d'où vient que les quelques tentatives faites par André Baudry pour « gonfler » son « noyau » féminin n'aient pas été couronnées de succès?

A mon sens, cela tient essentiellement au fait que la conception de la liaison amoureuse entre femmes homosexuelles n'est pas du tout la même qu'entre garçons.

Pour ces derniers, l'attirance physique précède l'entente intellectuelle ou sentimentale et ne tient généralement aucun compte de différences d'éducation ou de milieu social; souvent même, elle les recherche.

Les femmes, elles — à quelques exceptions près, bien entendu — demandent pour être heureuses, et dès le départ, une étroite communion de pensées et de goûts.

Lorsqu'une femme vous parle de sa dernière conquête, ce leit-motiv revient souvent : « Nous avons les mêmes goûts ! »

Et dans son esprit, il ne s'agit pas seulement de goûts pour les plaisirs physiques — bien que cela compte aussi, tout autant que pour les hommes — mais de goûts pour le théâtre, pour les soirées tranquilles, pour la poésie, pour la mandoline ou, comme écrivent nos amies anglaises, pour la chasse aux papillons.

Certes, il n'est pas rare de voir une liaison principalement accrochée par une entente physique, mais, s'il arrive exceptionnellement aux duchesses de s'encanailler pour une nuit, on ne les voit pas s'attacher durablement à leur cuisinière espagnole, si jolie soit elle.

Goûts semblables, donc, qui rendent plus harmonieuse

la vie commune, mais surtout, même éducation, même milieu social, la femme étant, davantage que l'homme, tributaire d'habitudes.

Lorsqu'un garçon décide de se marier, il choisit généralement sa femme dans son milieu social, pour des raisons que je n'énumérerai pas tant elles sont compréhensibles, et la lesbienne va aux aventures comme au mariage, considérant presque toujours que c'est pour la vie — bien que cela ne puisse souvent l'être!

Ceci explique pourquoi il est si difficile d'organiser des réunions de femmes : l'une y viendra pour danser la Bossa Nova et tombera sur des assoiffées de tangos et de valses, une autre ne reviendra pas parce qu'elle jugera le milieu intellectuel ou trop bas ou trop élevé.

Chez les hommes, on s'amuse franchement et simplement parce qu'en fait, ce n'est pas cela qui compte pour eux. Chez nous, toute entreprise du même genre est vouée à l'échec.

Parfois, il vient à moi une de ces femmes qui me demande : « Dites-moi, quels sont les endroits où nous pouvons nous retrouver, je sais que cela existe, je ne sais où m'adresser. »

Oui, cela existe et, bien sûr, assez lâchement, je donne quelques adresses que je connais par ouï-dire ou bien pour y terminer — souvent très mal — une bonne soirée.

Mais je sais bien que cela n'apporte rien de fréquenter ces endroits.

Les boîtes, dites « de filles », au contraire de celles dites « de garçons », sont comme les auberges espagnoles de Prosper Mérimée, on y apporte son souper. On s'y amuse en groupe et, à la rigueur, on s'y échange dans ce même groupe, mais l'isolée, à moins de rencontrer, par le plus grand des hasards, une autre isolée avec laquelle sympathiser, reste seule dans son coin.

Et puis, j'ai envie de dire à ces femmes :

— « Mais quoi! N'y a-t-il pas mieux à faire que de courir après une âme en peine, sœur de la vôtre? Est-ce qu'il n'est pas préférable de travailler à imposer votre personnalité? Elles ne manquent pas, autour de vous, celles qui consentiront volontiers à oublier dans les bras d'une femme un mari volage ou un amant brutal, encore faut-il leur donner de bonnes raisons de préférer cette alternative.

Les plus féminines sont attirées par la force de caractère

et non par la faiblesse — la pire faiblesse étant, à mes yeux, celle qui se camoufle derrière une panoplie — et toutes, viriles ou non, demandent à la femme, au contraire de ce que l'on croit, d'être pleinement réalisée dans sa condition de femme.

Alors, que pouvons-nous faire pour celles qui n'ont pas trouvé cet épanouissement?

Ce qu'ont fait les Anglaises : les informer, leur donner confiance en elles et faire qu'une plus large compréhension de l'entourage leur permette de s'ouvrir davantage sans risquer le discrédit.

Mais, là aussi, nous abordons un difficile problème que ne connaissent probablement pas les Anglaises. En France, que ce soit en politique, en médecine ou en tout autre domaine, peu de femmes font confiance aux autres femmes pour les défendre, les soigner ou les aider.

Je ne pense pas, pour ma part, qu'un mouvement féministe s'inspirant du M.R.G. ait quelque chance de trouver un écho. Je crois, en revanche, qu'il serait utile qu'*Arcadie* fasse une petite place, à condition qu'elle soit régulière, à des articles qui touchent les femmes homosexuelles.

Il semble que je me sois éloignée de mon sujet en vous parlant aussi longtemps des problèmes de la lesbienne, mais, outre que l'on s'attendait à ce que j'en parle, je reviens à ce sujet en disant que pour se faire accepter, il faut d'abord être capable de s'accepter soi-même.

Et, en tout premier lieu, trouver son équilibre.

Une des plus grandes causes de ce déséquilibre de vie que l'on est bien obligé de reconnaître à l'homosexuel vient du fait qu'il se sent « en marge ». La société le rejette, c'est la première chose dont il prend conscience, presque en même temps que les tapes sur les doigts.

La meilleure manière de trouver cet équilibre, c'est de se faire réintégrer dans cette même société.

Comment? Mais par le seul lien qui existe entre la société et ceux qui, de gré ou de force, vivent en marge : celui de la qualification professionnelle.

Je ne pense pas abuser des exemples personnels en disant que, lorsqu'une femme choisit d'exercer un métier jusqu'alors réservé aux hommes il lui faut, pour réussir, faire preuve d'autant de capacités que les meilleurs de ces hommes.

Il en est de même pour les homosexuels : s'ils veulent se faire admettre ils doivent être — en dehors d'une vie privée qui ne regarde personne — inattaquables.

Et, en particulier, dans leur comportement en public.

Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas pour faire de la morale, mais c'est parce que je pense que le chemin qui doit mener à cette réhabilitation de l'homosexualité doit être fait pour moitié par une compréhension plus grande des hétérosexuels et pour moitié par les homosexuels eux-mêmes.

Comment cela?

Eh bien! Tout simplement en agissant comme des gens normaux.

Je disais tout à l'heure : « Les homosexuels sont souvent les artisans des attaques dirigées contre eux. »

Pour plus de précision disons : « Certains homosexuels. »

En effet, à maintes occasions, les invités d'*Arcadie* ont pu être frappés par l'exceptionnelle tenue de nos réunions, on ne peut en dire autant de certains milieux où prolifèrent vos « folles » et nos « Jules », et même, parmi nous, quels sont ceux qui ne résistent pas toujours au besoin de s'extérioriser en se caricaturant.

Cela est problème secondaire, diront certains. Je ne crois pas. Le ridicule est une arme redoutable et il est navrant de voir mépriser en bloc, par des gens qui, souvent, ne nous arrivent pas à la cheville, ceux dont la vie privée demeure digne et discrète et ceux qui font de l'exhibitionnisme.

Il m'arrive souvent de comparer les problèmes homosexuels aux problèmes raciaux; on peut le faire, une fois de plus, en constatant qu'il suffit du drame congolais pour assimiler tous les noirs à des sauvages alors que personne ne songe à louer la sagesse de Madagascar; et le pasteur Luther King, prix Nobel de la paix, n'effacera jamais dans les esprits racistes le comportement d'un Tschombé.

Pourtant il y a des hommes, et ils sont nombreux, qui s'indignent contre la ségrégation raciale. Il y a, il y aura des hommes, de plus en plus nombreux, à qui nous ferons admettre, patiemment, et grâce à l'exemple et à la persévérance des meilleurs d'entre nous, qu'ils ont jugé trop vite et trop légèrement.

Le train est sur les rails, il s'agit seulement de veiller à

ce que quelques francs-tireurs attardés ou inconscients ne fassent pas sauter l'aiguillage.

J'ai parlé de la moitié du chemin que doivent faire les homosexuels, jetons un coup d'œil, maintenant, sur l'autre moitié, et examinons les raisons qui me faisaient dire, en commençant, que les esprits, dans le monde, s'élargissaient à notre profit.

Le premier mode d'expression et d'échange entre les individus, c'est la littérature. Et c'est dans la lecture, non seulement d'essais ou de romans, mais aussi de revues ou de magazines, que nous trouvons quantité d'exemples de l'évolution des esprits.

Je n'ai pas l'intention de vous énumérer tous les ouvrages qui traitent de l'homosexualité sans, pour autant, miser sur la valeur scandaleuse d'un tel sujet ou s'en moquer, la liste en est déjà longue et *Arcadie* nous en donne des comptes rendus réguliers; mais ce qui, à mon sens, mérite d'être remarqué, c'est que la critique ne se donne guère la peine, aujourd'hui, de s'insurger contre des situations qui paraissent, effectivement, de plus en plus normales.

Le grand succès de *La bâtarde*, de Violette Leduc (100 000 exemplaires vendus), démontre que le talent peut « faire passer » les scènes les plus osées et, pour le lecteur non prévenu, les plus surprenantes (défloraison d'une fille par une autre, etc...). J'avoue avoir été, personnellement, choquée par ce livre, il est vrai davantage pour sa forme que pour son contenu, mais la censure est moins pointilleuse qui n'a pas interdit *La bâtarde*, alors que certaine anthologie sur l'érotisme, éditée par Jean-Jacques Pauvert, l'a été.

Et puisque je cite J.-J. Pauvert, disons deux mots de la revue *Planète* qui, insensiblement, bouscule bon nombres d'idées toutes faites et, partant des caprices de la nature chez les animaux, arrivera probablement bientôt à aborder le problème humain. La méthode employée dans ce cas est excellente car pour convaincre les gens, il est toujours préférable de les intriguer d'abord, de les intéresser ensuite, pour les amener, petit à petit, là où l'on souhaite les amener.

Notons également que les deux derniers livres de Julien Green, où l'auteur aborde avec franchise ses problèmes d'homosexuel, n'ont provoqué aucune remarque vraiment désobligeante. La critique, dans son ensemble, n'a célébré

que le talent sans se choquer des préoccupations très particulières de l'écrivain.

Lorsque l'on se souvient des réactions de cette même critique à la sortie des œuvres de Gide, on mesure le chemin parcouru. On le mesure encore mieux en se rappelant que ce dernier n'a jamais pu présenter sa candidature à l'Académie Française parce qu'il était notoirement homosexuel.

Notoirement homosexuel, et un de ceux qui ont fait le plus pour réhabiliter la notion d'homosexualité, Jean Cocteau entrait sous la Coupole et invitait à sa réception, mêlé au Tout Paris, son ami Jean Genêt... entre autres!

Le succès de ce même Jean Genêt, dont on ne peut pourtant dire qu'il représente le dessus du panier de l'homosexualité, les honneurs rendus à Jean Cocteau malgré une réputation officielle et des incidents de vie assez scandaleux, tout démontre qu'à notre époque le procès d'Oscar Wilde serait impensable.

Enfin, je ne terminerai pas ce bref tour d'horizon littéraire sans saluer l'esprit le plus libre de notre temps, Jean-Paul Sartre, qui est, comme par hasard, anti-raciste et fort libéral sur les questions qui nous intéressent, ayant même consacré à Jean Genêt l'important ouvrage que vous connaissez.

Voisin de la littérature le théâtre, tout pareillement, évolue. Je ne parle pas de pièces où il est simplement question d'homosexualité, plus ou moins travestie sous couvert d'amitié ou ridiculisée par des personnages secondaires. Non, ceci est dépassé. Je citerai pour exemple *Un goût de miel*, qui présente un homosexuel, à l'attitude réservée, comme un personnage généreux à qui l'on ne craint pas d'accorder le beau rôle, contrairement à celui qui est attribué au séducteur traditionnel de cette pièce. Nous sommes bien loin de *Thé et Sympathie* où les tendances homosexuelles étaient décrites d'une façon, non seulement superficielle, mais qui prêtait à la moquerie.

Quant au cinéma, il bat tous les records de libéralisme. Là aussi, la liste serait longue de films qui traitent de l'homosexualité sous un aspect des plus sympathiques et dont *Les amitiés particulières* nous donne une magnifique illustration. Je ne citerai que deux exemples parmi les plus remarquables, d'autant plus remarquables qu'ils nous viennent d'Angleterre et d'Amérique, deux pays où l'on n'a pas l'habitude de badiner avec les situations scabreuses.

The victim, où rien, absolument rien ne distingue le héros du commun des mortels, sinon ses goûts particuliers qui vont en faire, comme l'indique le titre, une victime de la société et non un personnage méprisable.

The whisper, qui met en scène deux directrices associées d'un collège de jeunes filles. L'une est amoureuse de l'autre et, bien sûr, ayant avoué cet amour blâmable, la morale exigeait qu'elle mette fin à ses jours. Cet épisode mélodramatique, inconcevable par surcroît si le scandale (d'ailleurs évité) était la seule cause du suicide, ne remplissait guère son but. Là aussi, le personnage de la lesbienne, rendu emminemment attachant par l'actrice Shirley Mac Laine, devenait la victime d'une société bornée.

Du cinéma, passons à la musique et à la danse. Si une particulière discrétion entoure la vie privée des musiciens, je ne sache pas que l'homosexualité ait jamais nui à tel critique célèbre, à tel compositeur non moins célèbre. Quant aux danseurs, ils ne brillent pas par cette discrétion et, que je sache encore, cela ne semble pas leur porter ombrage. Le sévère Prokofiev travailla pendant des années avec les ballets russes et jamais ne critiqua Diaghilev ou Nijinski.

Les danseurs et l'exceptionnelle indulgence qu'on leur accorde m'amènent à citer les couturiers. Il n'est plus question, ici, de parler du domaine général de la couture, la couture étant le domaine particulier de l'homosexuel. Un Marcel Rochas, avec sa femme et ses deux fils, y fait figure de canard à trois pattes.

Revenons aux choses sérieuses en disant encore un mot des médecins qui, de plus en plus nombreux, en particulier les psychiatres, ne songent plus, en dehors de certains cas précis, à soigner l'homosexualité tant ils sont maintenant persuadés qu'en essayant de changer des tendances, on ne fait que créer d'autres problèmes, souvent plus graves.

Conclusion : notre époque où « tout va vite » matériellement et spirituellement, n'a plus le temps de s'encombrer de tabous et de préjugés.

De nos jours, on se préoccupe avant tout de ce que l'on fait, plutôt que de ce que l'on est.

Les homosexuels ne sont plus des gens « à part ». Ils sont seulement un des aspects de la nature humaine.

Souhaiter que continuent de tomber les barrières et les idées toutes faites, c'est bien, mais y aider, c'est mieux !

Pour cela, un moyen : le naturel. Il ne faut avoir de

complexes ni dans un sens ni dans l'autre, et ne pas non plus « se couper » du monde des hétérosexuels, ces derniers étant en majorité.

Ce lien, c'est la vie professionnelle, qui doit être tout à fait indépendante de la vie privée.

Ce lien c'est, encore une fois, notre comportement.

Nous ne devons pas nous contenter de constater avec satisfaction les progrès que fait dans le monde la notion d'homosexualité, mais penser que chacun de nous est pour quelque chose dans ce progrès.

Cette conclusion étant un peu sévère, et pour illustrer plaisamment l'ensemble de mon propos, je terminerai en vous lisant un extrait du charmant pastiche de Jean-Louis Curtis : « A la recherche du temps posthume. »

C'est Marcel Proust, revenu de nos jours dans un salon, qui parle : ... Je surpris au vol un échange de propos entre trois ou quatre garçons : « Tu as vu Jean-Pierre? » — « Non, je ne sais pas ce qu'il lui arrive, il devrait être ici, mais il a dû encore se disputer avec Renaud » — « C'est à cause de Francis. Renaud a rencontré Francis hier soir chez Didier, il l'a embarqué » — « Non? » — « J'étais là! Tu penses, Jean-Pierre doit être fou! »

Je compris, à travers ces répliques, que ces trois jeunes gens appartenaient à la même famille spirituelle que M. de Charlus. J'en fus assez surpris car rien, dans leur aspect extérieur, ni dans leur attitude, ni dans le timbre de leur voix, n'aurait pu donner lieu au moindre soupçon d'une telle appartenance. Ils ne se distinguaient pas des autres. Parmi ces jeunes gens à l'allure sportive et à la mise sévère, dont plusieurs étaient coiffés selon une mode romaine antique qui donnait à leur visage gaulois l'austérité des Gracques, même la perspicacité de M. de Charlus eût été bien en peine de déceler un seul habitant des villes maudites. Le baron n'aurait pas reconnu les siens. Mais peut-être, avant de renoncer à tout espoir de rencontrer dans un salon parisien un être dont M. de Vaugoubert aurait dit qu'il était « comme ça », se fût-il rapproché d'un des jeunes gens pour se livrer à une étude physiognomique plus complète et plus révélatrice, en se récitant intérieurement les vers d'Athalie :

— « *Hé bien! Il faut revoir cet enfant de plus près
Il en faut à loisir examiner les traits* »

Chez ces jeunes Charlusiens d'une variété nouvelle, dont les dispositions venaient de m'être révélées par des propos tenus à voix haute sur le ton de la conversation la plus anodine, l'absence de la moindre particularité raciale, du plus léger signe extérieur d'appartenance tribale, me posait un singulier problème. Fallait-il attribuer cette force si efficace de dissimulation à une faculté de mimétisme analogue à celle que l'on observe chez certains insectes, capables de se confondre, forme et couleur, avec le milieu végétal où ils ont leur habitat? Mais il n'y avait pas de raisons de supposer qu'une telle faculté fût plus développée aujourd'hui qu'un demi-siècle plus tôt. Ce n'était pas le mimétisme qui rendait ces jeunes minoritaires exactement semblables à la majorité de leurs contemporains, c'était l'insouciance. N'ayant pas la hantise de se cacher, parfaitement indifférents à l'opinion et aux lois, parfaitement libres, ils étaient enfin naturels, c'est-à-dire qu'ils n'attiraient plus l'attention.

SIMONE MARIGNY.

JOAO GUIMARAES ROSA

DIADORIM

« *Son corps aime Diadorim
mais son esprit lutte contre cet amour...* »

Ed. Albin Michel — 440 p. — 22,50 F

SITUATION ET POSSIBILITÉS DE L'HOMOPHILE

par ANDRÉ CLAIR.

Jamais, sans doute, n'avons-nous été aussi libres qu'à notre époque dans notre pays. Oui, vous avez bien lu : ne sursautez pas surtout ! Ce mot de liberté ne s'applique pas à votre vie sexuelle d'une manière paradoxale ! Car si nous sommes libres, nous ne le devons pas à la compréhension officielle de la société. Pourchassés régulièrement par les chiens policiers de nos adversaires, méprisés de tout le monde (ou presque), nous pouvons tout tenter, à nos risques et périls, en deçà des cadres sociaux. Cette liberté anarchique (au mauvais sens du mot) nous a été accordée depuis longtemps. Mais, pour nous, il s'agit bien là d'un piège. Et combien d'homophiles y sont tombés, par inconscience !

Pourquoi est-ce là un piège ? La réponse est simple, presque simpliste. Un groupe d'hommes, réunis en commun, avec des désirs semblables, ne veulent pas tolérer l'expression sexuelle d'un autre groupe d'hommes, différents d'eux-mêmes. Ils s'emploient, par conséquent, à pourchasser ces derniers. Mais cette entreprise matérielle ne suffit pas : il faut démontrer partout la monstruosité de l'homosexualité. De cette façon, nos adversaires vigilants satisferont leur conscience et ils auront écarté le péril qui, croit-il, les menace. Dans son excellente préface à l'œuvre de Jean Genêt (1), Sartre émet cette observation : « Ceux qui condamnent Genêt le plus sévèrement, je devine que l'homosexualité est leur tentation constante et constamment reniée, l'objet de leur haine la plus intime et qu'ils sont heureux de la détester chez un autre parce qu'ils ont ainsi l'occa-

(1) *Saint Genest, comédien et martyr* (Gallimard).

sion de détourner leurs regards d'eux-mêmes. » Mais dissipons ici toute équivoque : on n'accuse trop souvent l'homosexuel de réquisitionner écrivains et philosophes, de Platon à Freud, en faveur de leur combat. Trop souvent accusé à tort de complaisance à notre égard, Sartre, je tiens à le préciser, ne manifeste pas de complaisance à l'endroit du phénomène homophile (2). Ici même, il voit, dans l'homosexualité latente de nos détracteurs, « un malaise intime », la peur d'un effroyable « vertige ». Mieux exprimé, l'homosexualité, à ses yeux, semble être une tentation abjecte (il ne l'écrit pas, mais le fond de sa pensée permet cette supposition). Sans doute considère-t-il celle de Genêt (il l'assimile à sa condition de voleur, ce qui est significatif) comme « l'issue » d'un enfant malheureux. Une sortie de secours. Mais le choix homosexuel, pour Jean Genêt justement, est un moyen, dans l'optique sartrienne, de se venger, par le Mal, d'une société maléfique.

Cette précision faite, demandons-nous ceci : pourquoi la société française — et occidentale — persévère-t-elle à nous traiter comme des citoyens de seconde classe? (Les troisièmes n'existent plus!) Pourquoi craint-elle ses possibilités homophiles, comme si leur réalisation pouvait compromettre l'édifice de son équilibre? Comment se fait-il que des civilisations, considérées par elle comme primitives, l'aient acceptées, sinon encouragées comme les Hindous dans leurs îles, par exemple? (Laissons les Grecs antiques de côté : ils ont trop servis!) Deux raisons à cette discrimination collective (et à l'inquiétude de le devenir soi-même en pratique) : 1° Le puritanisme chrétien (je sais : on a mis souvent l'accent là-dessus. Il faut pourtant y revenir sans cesse). 2° Défense de cette propriété, la famille bourgeoise. Une troisième raison, en relation avec les précédentes, tient au caractère prétendu destructeur, révolutionnaire de l'homosexuel. Celui-ci ne peut-il provoquer la décadence de « l'Occident chrétien »? — ce cheval de Troie du colonialisme français en Algérie! — On voit la source de l'hostilité déclarée des défenseurs de l'ordre bourgeois contre l'homosexualité : l'idéologie fasciste, camouflée sous une autre étiquette. Mais, comme disait Valéry, qu'importe les étiquettes? Seul nous intéresse le contenu du bocal!

(2) Car, pour Sartre, notre goût de la messe noire, nos singularités n'ont rien de bien naturel! Sous une plume aussi autorisée, quel aveu!

Le grand mérite du Dr Lars Ullerstam, dans ses *Minorités érotiques*, un scientifique suédois (hétérosexuel cependant), est d'avoir mis l'accent sur ces motifs inconscients ou astucieusement cachés, des tenants d'un ordre sexuel traditionnel contre l'exception. Après Gide dans *Corydon* et d'éminents psychiatres comme Jean Fretet — celui-ci, en 1946, constatait dans *Aliénation poétique* : « Les sources de conflit conscient sont dans l'insatisfaction des tendances homosexuelles et non dans l'indifférence à l'égard des femmes » (3) — Daniel Guérin, dans son *Kinsey et la Sexualité*, ce docteur n'hésite pas à reprendre cette thèse lui-même, sur un ton indigné et ironique. Car, pour Ullerstam, la société suédoise, utilitariste, dissimule un égoïsme étroit, inspiré de l'abominable christianisme, sous les dehors d'une défense de la « santé morale » des individus, contre les êtres « malsains ». Le clergé ne brûle plus l'homosexuel physiquement, il continue à le faire moralement.

Cette dénonciation du « stalinisme » de l'Eglise est salubre : en effet, si des écrivains, perspicaces comme Sartre, refusent de voir en l'homosexualité une source de joie, de bonheur humains sur terre, à qui la faute ? A Moïse et ses Commandements — valables pour un peuple à demi décimé et vivant dans des conditions misérable, dans le désert — et à cet obsédé de saint Paul, un prédécesseur de Sixte-Quint, ce Pape de l'Inquisition. Sous ses aspects modernes — psychanalyse avec l'observation de l'immaturité psychique de l'homophile, entre autres — ou traditionnels — mythe de l'innocence enfantine — Ullerstam, ici, retrouve le mythe chrétien (et la peur erronée d'une décadence : la référence constante de certains de nos adversaires à la chute de l'Empire romain) à l'origine des conduites hostiles de la majorité contre les minorités érotiques.

Mais l'homophile lui aussi semble un peu responsable de sa situation. Outre ses « excès » sexuels, névrosé, déséquilibré au regard de ses adversaires, il s'impose souvent aussi par un orgueil délirant ; il se dit supérieur à ce peuple qui lui dénie tout droit de s'assumer sur le plan érotique. D'un cinéma espagnol, mélange de sexe, crime et désespoir, il

(3) J.B. Janin (malheureusement introuvable, sauf dans les bibliothèques de quartier).

passer facilement à un salon mondain. Et l'ouvrier, le commerçant s'éprouvent souvent d'une qualité spirituelle bien plus élevée, en comparaison de leurs compagnons de travail ou de leurs clients. Cette attitude, bien entendu, suscite toujours une certaine animosité. D'une part, cependant, les *autres* reconnaissent volontiers la supériorité de l'homosexuel sous l'aspect de l'intelligence et de la sensibilité, mais cette acception finit par se retourner contre nous. Car, coupable à leurs yeux d'aimer ce qu'ils refusent, cette supériorité-là nourrit seulement leur certitude à eux de notre différence. Comme le Juif pour l'antisémite est reconnu un esprit critique, et le Noir pour le raciste doué d'une nature artiste, notre intelligence délicate, notre courtoisie si appréciée servent le racisme sexuel de nos ennemis. Par en haut, par en bas, nous sommes toujours pour eux « inhumains ».

Mais sommes-nous vraiment supérieurs à nos adversaires érotiques? Et si oui, en quoi? Quel Dieu a-t-il fait bénéficier d'une grâce particulière l'homosexuel, si digne soit-il, dans sa conduite? Ces réponses, ici même, ont reçu souvent une réponse négative. En un sens, on avait raison de nous reprocher trop de fierté intellectuelle et sensitive. En réalité, la revendication par nous d'une supériorité humaine, en ces domaines, s'explique par des raisons diverses. Sans aucun doute, nous avons tort d'attribuer du génie artistique à l'homosexualité de Shakespeare, de Michel-Ange ou d'André Gide. (D'abord, les deux premiers étaient bi-sexuels dans une société, provisoirement, libérée du carcan chrétien, et le troisième ne fut pas un grand écrivain, par homosexualité, mais à cause d'elle : ce qui n'est pas tout à fait la même chose!) Mais si l'on examine les prouesses de beaucoup d'homosexuels, victimes d'une ségrégation dissimulée (un peu comme les Noirs au nord des États-Unis), tous les moyens employés par eux pour deviner l'ennemi potentiel, les pièges déjoués, les complots évités (et souvent à la suite d'une expérience malheureuse), si l'on ajoute à tout cela les conflits intimes de beaucoup d'entre nous (la société, dès l'enfance, poste en choque homosexuel son pire ennemi : la psychanalyse le sait bien), comment s'étonner alors de trouver en nous des intelligences plus développées, des sensibilités exacerbées, une science psychologique des êtres remarquable? Erenbourg, dans un entretien avec un journaliste du *Monde*, déplorait l'immaturité esthétique des

jeunes créateurs soviétiques. Sa propre génération, à dix-neuf ans, rappelait-t-il, écrivait déjà des chefs-d'œuvre. malheur, la misère matérielle avaient accéléré leur évolution. Pourquoi? Et il répondait ceci : les humiliations, le tion intellectuelle. Pour vous, compte tenu de toutes les différences — l'homosexuel sort souvent d'un milieu petit-bourgeois, encore qu'il s'y trouve aussi des ouvriers — la maturité psychologique reste la même. Mais y a-t-il lieu de se louer? Permettez-moi d'en douter. De toute façon, l'être de l'homosexuel n'y entre pour rien.

Nous avons esquissé un bref portrait de l'homosexuel dans sa situation actuelle en France (disons plutôt, en Europe, y compris les Etats-Unis) : il ressort de notre analyse que la libération érotique des minorités est loin de s'être effectuée vraiment. Ne nous le cachons pas d'ailleurs : tout le monde tourne en rond. Certes, il y a une apparence de progrès en la matière dans notre monde « si libre ». Cette apparence est trompeuse. Goûter à l'homophilie, pour un hétérosexuel, correspond surtout à un goût de se perdre. Je ne sache personnellement aucun d'entre eux qui s'y soit adonné d'emblée par besoin de plaisir. Au contraire, devenir homosexuel — surtout passif — ressemble pour eux à une sorte de suicide. Celui-ci — pas très grave, quand même! — permet-il une libération future? C'est possible. Je n'en suis pas certain dans l'atmosphère présente.

Comment agir alors? Que tenter pour ne plus faire figure d'opprimé? Comment réconcilier dans la société notre double personnalité (la première acceptée, l'autre cachée)? Notre action doit se situer sur deux plans : d'une part, il est hors de doute que nous devons réformer certaines mauvaises habitudes : accepter de se reconnaître, sans fierté excessive et sans honte, pour homosexuel. Mais, attention! Cela ne peut représenter, en gros, qu'un premier stade dans notre révolution. Le second, qui est beaucoup plus important, est de voir en notre homosexualité, comme recommande le Dr Lars Ullerstam, un élément positif, parmi d'autres, dans la formation de notre personnalité. Bref, nous devons assumer notre homosexualité, mais pas elle seule-

D'autre part, il est évident que nous avons le devoir d'apprendre à nos adversaires cette vérité : nous sommes leurs égaux. Pour y parvenir, le plus mauvais moyen est d'entraîner dans notre voie des hétérosexuels. Car, ou bien

ils changent de camp — et alors, qu'importe leur opinion sur nous? — ou bien ils restent sur leurs positions. Et nous avons alimenté la propagande anti-homosexuelle. Dans les deux cas, notre action demeure inefficace, sinon absurde. Alors? Eh bien, il nous faut démontrer, par notre conduite — et aussi notre franchise — aux ignorants que nous méritons d'accéder à la dignité de la personne humaine. Il nous faut également informer les esprit aptes à nous comprendre. Là aussi, évitons tout malentendu : informer ne veut pas dire faire du prosélytisme, ce que trop d'homosexuels, aujourd'hui encore, confondent volontiers, cela signifie seulement ceci : révéler à l'adversaire sa mauvaise foi quand il attaque nos mœurs. Cela signifie qu'on doit lui apprendre la source réelle de notre déséquilibre : dans les manifestations historiques de la haine de nos détracteurs à notre endroit, par le récit d'expériences vécues. Ces manifestations, habiles, se produisent dans le travail, dans le logement, dans la rue (qu'un homosexuel, un peu « visible », parle un peu haut — et de n'importe quoi — et le *racisme* érotique s'éveille bien vite alentour). Enfin, dernier argument, l'homosexualité a existé toujours, depuis la naissance du monde, à tous les degrés de l'échelle animale (voir Gide et Ullerstam) ; elle n'a jamais provoqué de décadence sociale ou nationale. La raison en est simple, je crois : la décadence d'un peuple est plutôt liée à son propre refus d'évoluer. Je précise : quand on voit un pays (comme le nôtre voilà encore dix ans) s'opposer un peu au passé national, sans s'intégrer complètement à la réalité internationale de son temps, on peut être sûr d'une chose : il mourra. Car l'entre-deux — un peu de passé et un peu de présent — aboutit dans le domaine social, culturel, politique, à la corruption d'une civilisation. Rome en est morte : elle n'a pas su s'adapter à la grande révolution mondiale de son temps. Elle n'a pas compris l'importance du phénomène « barbare », ni l'apport que ce dernier lui offrait.

Aujourd'hui — et je rends la parole à Sartre — « nous sommes écartelés entre les exigences d'une morale héritée de la morale individuelle (entendez : bourgeoise et chrétienne) et une morale collective en voie de formation ». A *Arcadie* comme ailleurs, à travers beaucoup de tâtonnements, on cherche — me semble-t-il — à faire naître une authentique morale collective. En ce sens, l'action d'André Baudry s'intègre dans un mouvement plus vaste pour l'accès-

sion de tous les hommes — quels que soient leur couleur de peau, leur pratique sexuelle, leur type de société — à une même égalité concrète.

Cela ressort objectivement de son entreprise.

Pour cette raison, je me dis Arcadien.

ANDRÉ CLAIR.

JOSEPH BREITBACH

RAPPORT SUR BRUNO

« Contre tous les tabous... »

PRIX COMBAT 1965

N.R.F. — 336 p. — 17 F

JAMES BALDWIN

UN AUTRE PAYS

*« Parmi les plus belles pages jamais écrites
sur l'amour homophile »*

N.R.F. — 460 p. — 23 F

UNE AMITIÉ

par GÉRARD MEZIERES.

ALLEMAGNE 1942

Il a plu la veille. Il y a de grandes mares d'eau dans l'allée centrale. Averses d'équinoxe, annonciatrices de l'hiver. Là-bas, en France du Sud, dans le pays de François qui est originaire d'Avignon, c'est encore le grand soleil de l'été, il en est sûr, avec de larges horizons pleins de lumière. Les vendanges se sont accomplies dans la joie et les cyprès montrent au seuil des mas leur geste d'accueil.

Un instant, François réfrène une vague de tristesse. C'est un grand garçon robuste, de qui la forte charpente trahit les origines campagnardes. Son teint hâlé et ses mains robustes disent qu'il a travaillé à la campagne.

— Georges Desrieux? demande-t-il à l'homme de contrôle.

— Georges! Il travaille en ce moment. Il répète à la salle des artistes. Il lui désigne du doigt la baraque.

François pousse la porte qu'on lui a désignée. Il entre...

— Desrieux! dit un deuxième interlocuteur à la question de François. C'est lui-même, là-bas, qui joue...

Le rideau, fait de vieilles couvertures reteintes, est levé sur la scène microscopique qui représente le jardin de Marguerite. On joue *Faust* de Goethe.

Les décors sont agencés avec de vieilles boîtes d'emballage et du papier peint à la détrempe. Les costumes sont en papier crêpé cousu en double épaisseur. Marguerite, le visage luisant de fond de teint, la poitrine savamment arrondie et lacée dans un fin corsage, deux nattes couleur de miel descendant sur les épaules, lance vers le ciel une adjuration pathétique. Méphistophélès s'évanouit dans l'ombre; une croix se dessine sur le mur par réflexion.

— Ça ira pour aujourd'hui! dit le metteur en scène. Souvenez-vous que vous devez être prêt pour vendredi.

.....

— Eh bien! Vieux frère; qu'est-ce que tu viens f... ici?

Desrieux vient vers François d'un geste affable, il lui tend la main :

— J'en avais marre de travailler dans la forêt.

— Tu en avais marre et tu crois qu'ici?

Desrieux embrasse de l'œil la salle indigente, destinée aux loisirs. Dans le fond, la petite scène plaisamment colorée, avec son carton peint et sa rampe, met une note baroque. Sur les murs, des affiches représentent les artistes de la troupe.

— Tu me suis dans les coulisses, dit Desrieux, j'ai hâte d'enlever mon déguisement.

Les coulisses ne sont qu'un couloir derrière une haie de décors en carton peint. Cependant, il y a une glace, une lampe électrique. Desrieux se déshabille, met un short kaki, un tricot bleu, enlève sa perruque et dépose sur une chaise ses atours féminins.

François remarque que depuis deux ans qu'ils ne se sont pas vus, Georges a peu changé. Ses traits se sont plutôt affinés; ses mains sont longues et belles. Elles ne sont pas abîmées comme les siennes par de grossiers travaux. Il a le nez droit d'un potier grec, avec sous les yeux un cerne qui trahit une fatigue secrète.

— Alors, vieux frère, reprend Desrieux, ça te plairait d'être ici.

— Oui, pour l'hiver, implore François, tâche de me trouver une place tranquille : coiffeur de la troupe, par exemple, nettoyeur de la salle de spectacle, souffleur... Ce que tu voudras...

— Sans doute, ici, on se défend, mais si tu savais... Enfin, tu le verras bien assez tôt... Tiens! Viens casser la croûte... C'est l'heure de la soupe...

— Tu as faim?

— Oh! Moi, tu me connais...

— Vieux frère...

Dans l'allée que l'ondée a rempli de boue, l'élégant Desrieux évite d'instinct les flaques d'eau. François y marche lourdement, éclabousse son compagnon.

Desricux s'appuie un moment sur l'épaule de François; celui-ci lui rend son sourire dans lequel Georges reconnaît la petite flamme mystérieuse qui s'allumait dans ses yeux lorsqu'ils parcouraient ensemble, il y a deux ans, les bords gelés de la Sarre, à la recherche d'un chemin d'évasion.

Deux ans déjà que dure cette interminable guerre! Combien de fois Georges n'a-t-il pas regretté la malchance qui les a séparés l'un de l'autre!...

Après avoir franchi une première fois la frontière aux environs de Metz, par des chemins en sous-bois, brusquement, ils étaient revenus en terre allemande sans s'en rendre compte. Un soldat allemand avait arrêté l'un d'eux, tandis que l'autre s'enfuyait à travers bois jusqu'à ce qu'il revint se faire prendre à un autre poste de garde.

— Voici notre « home » dit Desricux, non sans ostentation à François légèrement ahuri, cependant qu'il accroche à un porte-manteau une paire de seins postiches qui lui servent pour la représentation.

Cependant les anciens s'empressent autour du nouvel arrivé qui écarquille des yeux ronds.

Dans un coin, un des habitants râcle son instrument d'où il tire des sons aigres, tandis que l'autre s'exerce à danser un swing échevelé.

— La soupe!

Comme un vol de moineaux, à ce nom enchanté tout le monde s'éparpille.

— Tu ne veux pas vraiment que nous mangions de cette horrible chose. Je suis très bien avec un des gars de la cuisine. Il nous prépare tout dans ses moments perdus avec des surplus récupérés par lui ici et là. C'est un débrouillard. En revanche, il mange avec nous... Si tu restes ici avec nous, tu apprendras à te défendre.

— Oui, sur la part des autres, pense François songeur...

La chaleur est douce. Maintenant de joyeux rires s'échangent d'un bout à l'autre de la table. Julot (c'est le cuisinier) s'est surpassé. Chacun, en l'honneur du nouveau venu, a ouvert une boîte de conserves. Le confit d'oie fond sur la langue. Les pains briochés de la confection de Julot sont de vrais gâteaux, les entrecôtes à point.

Et pourtant François, le visage contracté, se sent sur l'estomac comme un poids que rien ne peut faire passer.

Il pense à la misérable baraque où il a séjourné avec

Desrieux, dans le premier camp où ils gîtaient au début de sa captivité. Il revoit les bords glacés de la Sarre, leurs ombres s'allongeant misérables au long des berges. Ils n'avaient rien mangé depuis la veille au soir; leurs jambes fléchissaient, leurs mauvais souliers buvaient l'eau de cette terre pourrie, et Georges avait ce mauvais rhume qui ne guérissait pas. Leurs doigts gelés leur faisaient si mal qu'ils ne pouvaient serrer les tenailles à couper le fil de fer. De temps en temps, Georges demandait à François de lui réchauffer ses mains entre les siennes. Il avait beaucoup maigri. Tout à coup un brusque accès de découragement le saisissait.

— François! Si nous ne réussissons pas à nous évader, jamais... Jamais je ne pourrai vivre ici. Jamais nous ne reverrons Paname.

— Mais si! Nous réussirons, mon vieux; si ce n'est pas cette fois-ci, ce sera la prochaine. Laisse seulement passer l'hiver et tu verras comme nous la prendrons, la route...

... Ah oui! La route... Cette route qui s'allonge comme un ruban miséricordieux depuis les abords maudits du camp jusqu'à la chère maison, en déroulant ses interminables volutes où trébuchent les lourdes galoehes de bois.

— Pourvu que j'ai de bons souliers, dit Georges.

— Je te donnerai les miens, répond François. Je les ai planqués à ton intention.

— C'est vrai! Tu as fait cela! François, l'essentiel est de ne pas se perdre. Rester ensemble coûte que coûte.

.....

Maintenant, lorsqu'à la dérobée les yeux de François se lèvent sur Desrieux, qu'ils voient son visage rose à la lippe gourmande, son air satisfait, il sent au fond de lui-même monter comme un levain de rancune. Il lui semble que jamais plus il n'entendra monter de ses lèvres cette voix implorante, jamais plus il ne verra au fond des yeux battus luire cette étincelle qui s'allumait lorsqu'ils parlaient de la route à faire lorsqu'ils s'évaderaient.

— François, quand serons-nous prêts à prendre la route?

— Quand la neige commencera à fondre. Au début de mars.

— Tu crois, ne serait-ce pas possible maintenant?

— Tu mourrais de froid; tu sais qu'il faut voyager de nuit, se terrer le jour.

— Pourtant d'autres ont réussi.

— Mais tu ignores dans quelles conditions. Tu n'es pas assez costaud.

— C'est bon ! Montre-moi le plan que tu as relevé et notre itinéraire.

Non ! Cette voix, il ne l'entendra plus ! Pas plus qu'il n'aura cette vision de Georges, penché sur lui, implorant son aide, les yeux cernés par une mortelle angoisse. On lui a changé son copain. Qu'y a-t-il de commun entre lui et cet être, satisfait de sa personne, qui fait de grands gestes et qui palabre, conscient de son importance ?

— François ! Quand serons-nous prêts à prendre la route ? La petite voix chuchote, pitoyable au fond de lui-même... La neige tombe.

Le tout est de durer. On s'installe dans tout, même dans l'abjection. Qui est-ce qui a dit cela ?

— Et François ! Mange donc... Qu'est-ce que tu attends ? Tout le monde a fini...

Et de ses gros doigts gourds et perclus d'engelure, François porte son plat de gamelle à ses lèvres pour ne pas perdre une goutte de la précieuse sauce qui baigne le plat de viande.

*
**

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas l'air content !

— Content ! Mais si !... Pourquoi me dis-tu ça ?

Depuis l'arrivée de François au camp, il y avait comme un voile jeté entre lui, Georges. De toute évidence, ils ne se retrouvaient pas tout à fait.

Ce jour-là, François était venu chercher Georges à la répétition. Ils revenaient ensemble.

Un instant, Georges et François s'arrêtèrent devant la cohue des nouveaux arrivants que des sentinelles, à grands coups de « schlague », avaient tôt fait de disperser.

La même lassitude se lisait sur leurs traits. Les capotes trop longues et délavées flottaient autour de leurs corps amaigris. Leurs crânes fraîchement tondus se dissimulaient sous un képi crasseux ou un passe-montagne. Ils marchaient dans la boue du camp, chaussés de sabots ou de vieux souliers.

François les suivit d'un long regard et offrit des cigarettes à un jeune gars aux joues creuses et au regard brillant :

— Que veux-tu? fit François comme pour s'excuser, en revenant à Georges, j'aimais mieux notre misère de là-bas, leur misère que notre médiocrité...

— Dis-moi que tu ne me quitteras pas...

— Si nous partons aux beaux jours, alors peut-être...

François n'acheva pas sa phrase... Un matin, en se réveillant, Georges chercha le corps de François auprès de lui. Ils dormaient sur un châlit, leurs deux couchettes se jouxtaient. La place était vide et froide. Georges pensa tout de suite que des gardiens étaient venus de bon matin emmener François vers une destination inconnue. Ses camarades lui assurèrent qu'à la faveur d'une corvée, François était parti travailler en ville. Il rentrerait le soir.

Georges ne répondit rien. Il s'était recroquevillé sur sa couchette. Il aurait voulu pleurer. Mais ses yeux cuisants ne laissaient pas place aux larmes. Ce soir, allons donc! Il avait compris qu'il n'y aurait plus jamais d'autre soir...

GÉRARD MEZIERES.

A paraître en juin :

ROGER PEYREFITTE

LES JUIFS

Commander sans tarder les Editions originales :

ARCHES, LANA, ALFA

ÉMILE ARMAND, THÉORICIEN DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE ET DE LA CAMARADERIE AMOUREUSE

(suite et fin) (1)

par SERGE TALBOT.

« Il est en effet, dit Armand, un monde sélectionné, intelligent, qui comprend toutes sortes d'humains : des jeunes et des vieux, des grands et des petits, des manuels et des intellectuels, des gens pratiques et des idéalistes épris d'absolu — un monde dont le propre est de s'insoucier de l'apparence, de se situer hors la loi de la commune mesure. » Ceux de mon monde savent qu'il n'est rien de plus dangereux pour l'humanité que le conformisme social : « Le conformisme social implique le contact social obligatoire, une moralité grégaire, une opinion publique moyenne à laquelle se relativent le naturel et le contre-naturel, individuel comme collectif. »

C'est avec une véritable tendresse que le vieux révolutionnaire parle de ses compagnons :

— « Ils ont connu les hauts et les bas de l'existence. Ils ont été des fugitifs, des traqués, des dénoncés, des condamnés, des emmurés. Parce qu'ils n'avaient ni mœurs respectables, ni situation stable, ni relations avouables, la société les a méprisés, vilipendés, rejetés, expulsés de son sein. Mais ils n'ont pas lâché prise. Ou ils se sont tus. Ou ils ont dit ce qu'ils avaient à dire. Comme ils voulaient le dire, sans

(1) Voir *Arcadie*, n° 136.

flatter les élites, sans flagorner les masses. Sans se prostituer, sans consentir à de louches contrats. S'ils ont péri, c'est invaincus. Dans un grabat, dans la promiscuité d'un asile de nuit, sur le bord d'un fossé, au baigne, sous le couperet. Dans leur lit peut-être, rassasiés par les expériences acquises — ou encore dévorés par la rancœur, assaillis par le doute. Mais tenant bon quand même. Ceux-là sont les « *miens* », les citoyens de *mon* monde. »

Avec ceux-là sont possibles ces alliances entre individus, que préconisait Max Stirner, ces associations d'égoïstes, qui auront pour effet de multiplier les moyens d'action de chacun et d'affermir sa propriété sans cesse menacée. Ces accords entre individualistes sont toujours libres, réfléchis, résiliables, anti-autoritaires. Ils sont basés sur la réciprocité.

— « La camaraderie elle-même est au fond un contrat qui permet de s'unir par affinités intellectuelles ou sentimentales ou des gestes, afin de diminuer la souffrance qui attend tout individu faisant partie d'une espèce en réaction constante avec le milieu. »

— « Nous voulons vivre. D'abord. Tout de suite. Maintenant. Individuellement. Sans gêner autrui, mais réclamant d'autrui qu'il ne s'occupe point de nous ni de nos façons d'être. Et nous l'affichons. Tel est notre Individualisme. »

En résumé, nous pourrions dire qu'Armand substitue à la régulation sociale arbitraire l'auto-discipline réfléchie.

Connaissant un peu mieux la vie et la pensée d'Armand, nous ne nous étonnerons point qu'il ait abordé sans fausse pudeur le domaine de la sexualité. Il fallait alors beaucoup de courage pour le faire, mais la vie libre n'est-elle pas un risque continu? Dans un poème intitulé *Eros sur la roue*, Armand, dans une prosodie bien à lui, exprime son indignation contre ceux qui torturent, martyrisent l'amour au nom de la vertu et de la moralité. Il évoque les Pharisiens conduisant au supplice de la roue :

« L'Eros des bacchanales et des saturnales,

« L'Eros des promiscuités déchaînées, des accouplements
« dionysiaques,

« L'Eros des orgies qui brûlent leurs participants comme
« le soleil de la canicule,

« L'Eros des étreintes qui laissent ceux qui s'y livrent
« aussi pantelants que les moissonneurs le soir d'une jour-
« née d'août,

« L'Eros des râles, des morsures, des frissons, des caresses
« qui grisent comme le vin qui sort du pressoir;
« L'Eros pervers, impie, transgresseur, impur...
.....

« Je vous connais bien, meurtriers et bourreaux,
« Vous êtes les putains de jadis qui économisèrent tant
« et si bien qu'elles finirent dans la dévotion,
« Vous êtes les anciens maquereaux auxquels un mariage
« de raison a permis d'entreprendre un commerce de tout
« repos,
.....

« Demi-vierges, quarts de puceau, procréomances, Don
« Juan à la manque et Messalines de pacotille, qui vous
« dénombrera?

« Et voilà pourquoi les mystères sont désertés,
« Qu'est souveraine la prostitution et que la jalousie trône
sur des cadavres. »

Le point de vue individualiste est extrêmement clair :
« Il appartient à chacun — homme ou femme — de déterminer *pour soi-même* sa vie sexuelle comme l'y incitent sa nature, les conclusions où ses expériences amoureuses l'ont amené, son appréciation personnelle de la vie. *L'amour libre*, la liberté en matière de vie sexuelle a toujours été une des revendications essentielles des individualistes. »

A la dépendance sexuelle, l'individualiste oppose la liberté sexuelle, « autrement dit la faculté pour les individus de l'un et l'autre sexe de disposer à leur gré de leur vie sexuelle, de la déterminer selon les désirs et les aspirations de leur tempérament sensuel ou sentimental », « la possibilité pour chaque individu de disposer, à son gré et dans toutes les circonstances, de sa vie sexuelle — selon les qualifications de tempérament, de sentiment, de raison qui lui sont particulières ». Mais Armand ajoute :

— « Attention : *sa* vie sexuelle cela n'implique pas la vie sexuelle *d'autrui*. »

Il précise encore que, au sens individualiste, la liberté de la vie sexuelle est unie à une éducation sexuelle préparatoire.

Comme Diderot, Armand affirme qu'il ne saurait y avoir de morale qui aille contre nos déterminismes physiologiques personnels :

— « L'amour libre comprend, la liberté sexuelle implique

une foule de variétés qui s'adaptent aux divers tempéraments amoureux ou affectifs : constants, volages, tendres, passionnés, voluptueux, etc., et revêt une foule de formes allant de la monogamie toute simple à la pluralité simultanée : couples passagers ou durables; ménages à plusieurs, polygamies ou polyandriques; unions uniques ou multiples; la cohabitation; affections centrales basées sur des relations d'ordre plutôt sentimental ou intellectuel, autour desquelles gravitent des amitiés, des liaisons d'un caractère plus sensuel, plus voluptueux, plus capricieux; il ne mesure pas au degré de parenté et admet fort bien qu'un lien sensuel unisse même de très proches parents; une chose importante, c'est que chacun y trouve son compte, et, comme la volupté et la tendresse sont des aspects de la joie de vivre, que tous vivent pleinement leur vie sensuelle ou sentimentale, en rendant autrui heureux autour de soi. L'anarchiste ne désire pas autre chose. Tandis que tel individu trouvera sa joie dans la variété des expériences amoureuses, tel autre trouvera son plaisir à vivre sa vie amoureuse avec la même compagne ou le même compagnon. D'un couple donné, l'un des éléments peut fort bien pratiquer l'union, tandis que l'autre expérimente la pluralité. Après avoir pratiqué la pluralité, tel individu, expérience faite, se ralliera à l'amour unique ou vice-versa.

L'anarchiste n'exclut pas la volupté sexuelle des expériences de la vie; il la met sur le même plan que la volupté intellectuelle, la volupté morale, la volupté économique. Il met en lumière certaines conséquences néfastes du couple actuel, faisant ressortir cette sorte de mimétisme réciproque qui neutralise bien des vieux couples en leur ôtant leur primitive originalité individuelle.

Il combat cette altération de l'amour qu'est la jalousie : — « Les individualistes ne nient pas plus la jalousie que la femme. Mais, d'il est vrai que les expériences sexuelles différencient les uns des autres, comment la jalousie — plutôt sentimentale, morbide que mutuelle de l'amour — pourrait-elle exister? Un individu, aimé ou objet d'une expérience amoureuse, peut-il raisonnablement se lamenter ou se désoler de ne pas être l'unique objet des attraits, des attributs nécessaires qui constituent un de ses pareils sujet ou objet d'une autre expérience? »

L'anarchiste voit l'adultère, presque toujours répété, en un bon œil; car, presque toujours, la famille se crée

comme favorisant l'acquisition des routines, au détriment de l'accomplissement des expériences nombreuses et personnelles : « L'individualité de l'enfant doit être affirmée à l'encontre de l'éducation et de la mainmise parentale... »

C'est la justification sociologique de la parole immortelle des *Nourritures Terrestres* :

— « Familles, je vous hais ! foyers clos ; portes fermées ; possessions jalouses du bonheur... »

A propos du *Nudisme*, Armand déclare dans *L'En-Dehors* que c'est une revendication révolutionnaire :

— Revendiquer la faculté de vivre nu « c'est proclamer son insouciance des conventions, des morales, des commandements religieux, des lois sociales qui nient à l'unité humaine, sous des prétextes divers, le droit de disposer des différentes parties de son être corporel comme elle l'entend ».

A propos de la *Procréation Volontaire*, que les anarchistes étaient alors les seuls à défendre ouvertement, il écrit :

— « C'est à tort qu'on a voulu considérer le besoin sexuel comme synonyme du besoin de reproduction. Dans son livre sur la *Vie Sexuelle*, le Dr Nyström fait remarquer très justement que lorsque l'amour naît entre deux individus et qu'ils s'unissent l'un à l'autre, ils n'y sont pas portés par le même désir d'avoir des enfants, mais par la sympathie ou par la passion l'un pour l'autre, attraction qui trouvera sa réalisation normale dans le coït. Autre chose est le désir des conjoints d'avoir des enfants ; il se développe en général plus tard et dépend de la réflexion ; ce n'est par conséquent ni un besoin ni un instinct. »

A propos de la question de l'*Obscénité* il s'appuie sur le livre de Bertrand Russell *Le Mariage et la Morale* :

— « Le mot obscène n'a pas de signification légale et précise. En pratique, une publication est obscène, d'après la loi, si le magistrat la considère comme telle, et il n'est pas tenu d'écouter le témoignage d'experts tendant à prouver que cette publication pouvait servir à un but utile. Cela revient à dire que l'auteur d'un roman ou d'un traité de sociologie, ou celui qui propose une réforme légale des questions sexuelles, voient leur œuvre exposée à la destruction si, d'aventure, elle choque quelque vieux barbon ignorant... les neuf-dixièmes des séductions de la pornographie viennent du sentiment d'inconvenance que les moralistes

inculquent aux jeunes. L'autre dixième est physiologique et se reproduit de toute manière, quelle que soit la législation du moment.

« C'est pourquoi je suis fortement convaincu qu'il ne faut pas de loi sur les publications obscènes » (Bertrand Russell).

A propos de la *Pudeur*, il écrit :

— « Qu'on s'imagine sur les murs d'une capitale une affiche représentant deux êtres se procurant du plaisir sexuel ! Quelle levée de cafards et de tartuffes dont tous ne seraient pas bondieusards, hélas ! Ce seraient des lacerations vengeresses, des appels désespérés à l'intervention de la police, à la répression pénale.

« Mais que ces murs soient recouverts d'affiches représentant une escadrille d'avions de bombardement en activité : silence dans les rangs de ces hypocrites ! Et pourtant la première de ces affiches pourrait tout au plus inciter ceux qui la contemplerait à se procurer du plaisir de la même façon, c'est-à-dire à passer quelques moments heureux, alors que la seconde ne ferait qu'éveiller des sentiments de férocité, en appeler aux passions destructrices, ou aux émotions terrifiantes qui sommeillent dans le tréfonds du subconscient humain. »

A propos du *Droit à l'Amour de l'homme vieillissant*, il s'attaque à la stupide querelle des âges :

— « L'homme qui ne possède plus la puissance virile, la femme qui a atteint l'âge de la ménopause, n'ont pas pour cela achevé leur vie sexuelle. Ils n'en ressentent pas moins le désir de donner ou de recevoir des caresses, certaines caresses. Cela est constaté scientifiquement. Ce n'est se montrer ni libéré ni affranchi que de ne pas tenir compte du problème que pose cette constatation, qu'elle plaise ou déplaise. La solution qui consiste à résoudre ce problème par le jeu d'une camaraderie qui s'insoucie de l'apparence extérieure nous apparaît comme raisonnable si elle choque le bon sens « établi ».

En 1934, E. Armand publie un livre très documenté sur la question sexuelle : « *La Révolution Sexuelle et la Camaraderie amoureuse*. » Il se prononce pour la pluralité amoureuse sous toutes ses formes.

— « Une association de camaraderie amoureuse est une coopérative de consommation amoureuse. Dans une coopé-

relative agricole, on produit et on consomme des produits agricoles. Dans une coopérative de chaussures, on produit et on consomme des chaussures. Dans une coopérative amoureuse, on produit et on consomme de la camaraderie amoureuse. Producteurs et consommateurs n'en font partie que pour en tirer les bénéfices attendus, étant convenu qu'ils supportent les désavantages éventuels. Il est certain que s'ils n'avaient pas trouvé plus d'intérêt à faire de la coopération ils seraient restés des isolés. Il est entendu que d'une coopérative individualiste l'on se retire, selon conventions arrêtées à l'avance.

« Tout ceci expliqué, nous n'admettons pas du coopérateur, sauf cas de force majeure, le refus de production ou l'abstention de consommation, nous n'admettons pas que l'on encaisse les profits si l'on évite les charges. Dans le cas qui nous occupe, le principe de *réciprocité* a sur la *loi des cœurs* l'avantage d'équilibrer la production et la consommation : de supprimer le privilège de l'apparence, le privilège du beau gosse ou de la coquette, le monopole sentimental ou érotique, le monopole du beau parleur, de l'enjôleuse, de celui ou de celle qui *sait y faire*. Voilà pourquoi nous nous en tenons à cette forme d'association individualiste à forme d'assurance coopérative que nous dénommons camaraderie amoureuse. »

Selon Armand, la liberté de choix réside dans la décision de faire ou de ne pas faire partie d'un groupement donné, mais après adhésion, il y a seulement exécution du contrat.

« Tous à toutes et toutes à tous », telle est la formule de la camaraderie amoureuse. Sans doute, il y a des tempéraments amoureux uniques. Mais c'est le pluralisme amoureux, la faculté d'aimer pluralement qui enrichit le plus l'unité humaine.

La tentative, l'essai, l'aventure ne faisaient point peur à ce théoricien de la liberté sexuelle et de l'amour protéiforme. Il déclare :

— « Que de fois ai-je lu dans des revues, des journaux affranchis que Don Juan, de Sade, Oscar Wilde, sous un rapport ou un autre, étaient des révoltés ! Et c'est vrai. Mais il faut bien comprendre, et l'irrespect d'un Don Juan pour le sacrement du mariage, et le graphisme verbal révolutionnaire d'un Sade, et la recherche du plaisir splendide et inédit d'un Oscar Wilde. Or, voici qu'un chercheur de plaisirs splendides et inédits, en chair et en os, vous fréquente,

se mêle à vous, vous prend par la main, ose un geste. Fichte! le déséquilibré, le taré! Hors du camp et vite! Mais alors à quoi rime tout votre chiqué des « Catholiques qui recrécifieraient l'homme de Nazareth s'il réapparaissait sur la planète? Vous ne valez pas mieux qu'eux ».

Dans la formule d'adhésion aux Amis de « *L'en-Dehors* », on lisait : « Les individualistes de la tendance de *L'En-Dehors* combattent la jalousie sentimentale-sexuelle, le propriétéarisme corporel et l'exclusivisme en amour qu'ils tiennent pour des manifestations autoritaires, sinon pour des phénomènes psychopathiques. Ils propagent la thèse de la « camaraderie amoureuse ». Ils revendiquent *toutes les libertés sexuelles* (dès lors qu'elles ne sont pas entachées de violence, de dol, de fraude ou de vénalité), y inclus le droit d'éducation, de publicité, de variation, de fantaisie et d'association. »

Dans une lettre aux amis de *L'En-Dehors*, Armand déclare en 1934 (il a alors soixante-deux ans) :

— « N'est pas mon ami celui ou celle qui, sachant combien je suis occupé par une activité et connaissant mes goûts, ne s'efforce pas de me procurer les occasions ou les expériences voluptueuses qui feront de ma vie une réalisation de ma devise « sagesse et volupté » — celui ou celle à qui est indifférent que, dans ma vie, la sagesse l'emporte sur la volupté, à tel point que celle-ci n'y figure qu'à titre de parent pauvre. »

Les individualistes de la tendance de *L'En-Dehors* revendiquent, nous l'avons vu, le droit de la *fantaisie sexuelle*.

C'est à dessein qu'Armand ne se sert pas de mots péjoratifs comme : anomalies, déviations, perversités, etc... Il ne se demande pas si ces fantaisies sont naturelles ou pathologiques, congénitales ou acquises, guérissables ou irrémédiables, etc... :

— « Nous acceptons tout simplement ce fait qu'elles existent, comme existent les fantaisistes sexuels ou érotiques. »

Il faut seulement que les fantaisistes sexuels n'usent ni de violence ni de contrainte, « c'est-à-dire que pour trouver des compagnons de pratique ils ne recourent qu'à l'invite ou à la publicité, qu'à la persuasion ou au graphisme verbal ou figuré, et ne s'adressent qu'à des personnes en état de les comprendre; autrement dit, font tout ce qu'accomplissent les associationnistes de toute espèce pour se gagner des

amis ou des adhérents. Nous considérons qu'intervenir *alors* est du domaine de la persécution, quel que soit le prétexte inventé ou invoqué ».

Armand dénonce l'hypocrisie de certains néo-malthusiens qui jettent l'anathème sur les fantaisistes sexuels :

— « L'acte sexuel normal a pour but la fécondation; et qui, par sa pratique personnelle, dérive ce but, par des moyens mécaniques, par exemple, est un anormal et rien d'autre. Il n'a aucune qualité pour crier haro sur ses confrères en anormalité. »

Militant tolérant, mais incisif, Armand tourne en ridicule :

— « ... les usagers du pessaire ou de la baudruche qui stigmatisent certains moyens de se procurer du plaisir comme antinaturels ! »

Il montre que les fantaisistes sexuels sont infiniment moins dangereux que les fantaisistes religieux et moraux :

— « De temps à autre, la chronique judiciaire attire l'attention publique sur un cas d'anomalie sexuelle ou érotique dont le danger est très souvent et à dessein amplifié et qui n'aurait eu aucune répercussion s'il était resté secret; mais que sont ces cas isolés et comparativement rares par rapport aux crimes innombrables qu'ont perpétrés les perversions et les fanatismes politico-économiques, religieux et moraux ? »

La moralité laïque courante, constate-t-il encore, « n'est qu'un écho de celle pratiquée par une petite peuplade sémitique il y a cinq mille ans ou davantage ».

— « Cataloguer les manifestations amoureuses en : défendues ou autorisées, orthodoxes ou contre-nature, sent le dogmatisme ou le légalisme. La poursuite d'un plaisir amoureux ou érotique est aussi légitime que la recherche du plaisir artistique, intellectuel, récréatif ou gastronomique; et l'on peut dire d'un homme ou d'une femme qu'il ou elle n'est pas affranchi, ou que son affranchissement est incomplet, lorsqu'il ou elle établit une cloison étanche entre la recherche du plaisir d'ordre sexuel et la recherche des plaisirs d'un autre ordre. »

— « Peu importe pour l'être dégagé de l'étroitesse spirituelle ou morale, du préjugé de différenciation des parties du corps, de quelle manière le plaisir est suscité, pourvu qu'il y ait plaisir. L'individualiste n'usera de violence, de fraude, de dol pour se procurer ou procurer à autrui pareil

plaisir, et c'est la seule ligne de conduite à laquelle il s'astreindra. Il éduquera sa volonté de façon à ne pas se diminuer par l'abus du plaisir — quel qu'il soit — mais il ne fera pas de différence quant au domaine dans lequel l'aventure ou l'expérience se déroulera (la recherche du plaisir sensuel est une aventure ou une expérience analogue à la recherche du plaisir d'excursionner ou du plaisir de collectionner, du plaisir de lire ou du plaisir de manger).

— « Peu importe comment le plaisir est amené ou créé, pourvu qu'il y ait plaisir — plaisir mutuel, plaisir isolé ou associé, plaisir obtenu sans contrainte ni tromperie, plaisir soumis à la volonté de celui ou de ceux qui le recherchent, le réalisent, le raffinent, le compliquent même. Cette thèse a toujours été professée par les individualistes à notre façon, et quel esclave des mœurs se présentera pour la réfuter ? »

— « Quel esclave des mœurs se présentera pour réfuter cette thèse ? » C'est la question que je poserais en tout autre lieu qu'en cette salle. Mais, m'adressant à des Arcadiens, je m'exprimerai d'une façon sensiblement différente.

Avant d'ouvrir cette discussion permettez-moi encore quelques mots. Je n'ai pas séparé le sexualisme révolutionnaire d'Armand de son individualisme anarchiste parce que celui-ci entraîne celui-là. C'est par l'anarchisme qu'Armand est passé du salutisme à la défense de ceux qu'il appelait — d'un nom qui en vaut beaucoup d'autres — des fantasistes sexuels. Nous lui devons d'exposer toute sa doctrine, qui montre l'importance d'être *soi-même* et de *vivre sa vie*. Sans doute, depuis cinquante ans la vie politique s'est modifiée considérablement. L'Anarchisme dont se réclame Armand semble aujourd'hui en perte de vitesse. Mais n'est-ce pas ce vieil anarchisme qui réapparaît plus vivace que jamais sous la forme de multiples réactions individualistes et libertaires ? On se réjouira de l'esprit de contestation, si l'on pense avec Jean Rostand : « Ce ne serait pas la peine que la nature fasse de chaque individu un être *unique* pour que la société réduisît l'humanité à n'être qu'une collection de semblables. »

Il est temps, à présent, chers « affinitaires », de vous laisser la parole. Comme dit André Gide dans l'*Envoi des Nourritures Terrestres* :

« Dis-toi bien que ce n'est là *qu'une* des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. »

SERGE TALBOT.

UNE MORALE

POUR NOTRE TEMPS

de MARC ORAISON.

Un grand livre vient de surgir dont les prolongements sont considérables. Quel en fut le point de départ? La prise de conscience de l'étudiant que fut Marc Oraison, il y a vingt ans, de ce fait que l'enseignement de la morale, coupé de ses sources vives, devait être repensé radicalement.

Sa formation médicale, la pratique de la psychologie clinique moderne, les applications observées des découvertes de Freud devaient, par la suite, nourrir sa réflexion et son expérience. Elles se sont manifestées dans une dizaine d'ouvrages qui ont établi solidement son autorité. Lui seul, étant à la fois prêtre, médecin et psychologue des profondeurs, pouvait traiter de sujets situés au confluent de disciplines diverses et concilier leur antagonisme apparent.

S'il fut un franc-tireur — avec tout ce que ce terme exprime de lucidité et de courage — ce pourquoi on ne saurait trop lui rendre grâce (Dieu seul sait combien lui doivent d'avoir retrouvé la force de vivre et la paix du cœur), on constate que son inquiétude est partagée maintenant pas des historiens et des exégètes.

Naguère, l'imprimatur diocésain, figurant en tête de pages aussi révolutionnaires, eût paru impossible à obtenir. Mais le temps a marché. Au cours de la troisième session de Vatican II, les interventions de certains Pères conciliaires ont fait ressortir l'insuffisance et les déviations de l'enseignement de la morale, trop préoccupée de casuistique, de légalisme et de juridisme. Le cardinal Léger, lui-même, constatait que cette morale n'était « ni principalement ni pleinement chrétienne ». Et le coadjuteur de Strasbourg, Monseigneur Elchinger, déclarait : « Les savants sont souvent incompris par l'Eglise et, à l'intérieur même de l'Eglise, la peur du modernisme est paralysante. Il faut éla-

(1) Arthème Fayard. 218 pages. Prix : 10 F.

borer une pastorale de l'intelligence, corriger l'impérialisme dogmatique qui nous fait trancher de tous les problèmes même sans toujours les connaître, Galilée n'a jamais été officiellement réhabilité! Prenons des mesures pour éviter des erreurs de ce genre. Ne soyons pas seulement rétrospectifs mais prospectifs! »

En jetant les grands traits d'une « morale pour notre temps », débarrassée des insuffisances et des déviations, confrontée avec les données de la psychologie moderne, l'abbé Mare Oraison sert, à la fois, la vérité et le message évangélique.

Son mérite réside très précisément dans la conciliation d'éléments jusqu'ici mis artificiellement en opposition et dans la démonstration de leur convergence supérieure.

Ce livre fera date : c'est un lumineux point de départ vers des lendemains plus justes et plus humains, les choses étant, enfin, remises en ordre et dans l'éclairage où elles prendront leur vraie dimension. Il eût pu être aride mais la plume de notre auteur a su le rendre accessible à tout lecteur d'intelligence moyenne; son langage est clair et il ne répugne pas, lorsqu'il le faut, à utiliser des comparaisons familières.

*
**

L'avènement de la psychologie moderne a amené un véritable bouleversement et des remises en question fondamentales, comparables à ce que connurent, à d'autres égards, le XIII^e siècle et la Renaissance.

La statue de l'« homme raisonnable » a été déboulonnée depuis que l'on sait que nos réactions sont fonction de ce qui se passe, non dans le conscient, mais dans des zones pas ou peu explorées.

S'agissant de notre réalité la plus intime, il n'est point étonnant que les passions se déchaînent : d'où les réactions violentes contre les théories freudiennes, notamment, qui dérangent la paresse intellectuelle et le dogmatisme.

Les moralistes s'en trouvent divisés : d'un côté, les tenants des raisonnements abstraits, les autres tournés vers la vie vécue et l'existence des personnes concrètes. Les premiers s'alarment : alors, plus de péché, plus de responsabilité, plus de sanction, plus de morale! Et déjà, ils se voient écrasés sous les décombres d'un édifice qui s'écroule.

La révolution amenée par la connaissance de l'homme devait fatalement dresser les deux camps l'un contre l'autre :

affrontement nécessaire et salutaire. Tout est à repenser à la lumière de la science et de la parole de Dieu, de telle sorte que se dégage une morale véritablement chrétienne, revenue aux sources de l'Évangile et conforme aux données actuelles de la psychologie. L'arbre, émondé des déviations primitives et des formules inadéquates, ne se dressera que plus vigoureusement vers le ciel.



La morale est la science de ce que l'homme doit être en fonction de ce qu'il est. D'où il s'ensuit que nous devons d'abord savoir ce que nous sommes, dans notre singularité et notre complexité. Des déductions à partir d'a priori, d'éléments faux ou de données insuffisantes ne conduiraient qu'à des catastrophes, sous les apparences d'une trompeuse sécurité. Réalités humaines et sens de la Parole de Dieu, tels doivent être les piliers de tout l'édifice.

Or, que voyons-nous en regard d'une psychologie montrant l'homme engagé dans les relations existentielles avec le monde et avec les autres?

Une morale, suite logique d'abstractions désinsérées — nomenclature du permis et du défendu de type rabbinique — un moralisme, plutôt, véritable régression de la loi morale. Le traité le plus connu, officiellement en usage, de *Théologie Morale Catholique* se réfère à la Loi — absolu transcendant — et non à Quelqu'un qui parle, Dieu étant simplement considéré comme un gendarme chargé de la faire appliquer.

La mentalité légiste, en face des problèmes quotidiens, mouvants et divers, va se trouver obligée d'inventer tout un système de distinctions, de détails et de circonstances : ce sera le catalogue des cas de conscience fictifs résolus sur le papier et dans l'abstrait.

L'usage du mot « péché », action personnelle de quelqu'un d'agissant, pour désigner en même temps une valeur abstraite, témoigne d'une confusion insoluble.

Choses « en soi » que les péchés, les vertus, les facultés, avec lesquelles on jingle dans un jeu purement conceptuel. Une telle morale, ainsi abstraite et fermée sur elle-même, tourne délibérément le dos à la Parole vivante de ce Dieu incarné qui est venu pour proclamer que l'Amour est plus que la Loi; elle est retombée au niveau où elle était dans le monde païen, avant l'Incarnation.

L'Evangile de saint Jean (VIII, 3-11) rapporte une scène tout à fait significative; c'est l'histoire de la femme adultère que les scribes et les pharisiens, moralistes intransigeants, amènent au Christ pour le provoquer. On y voit qu'avec le Christ il n'est plus question d'en rester à la Loi et que cette Loi ne fait qu'introduire aux exigences de l'Amour.

C'est une affaire mystérieuse entre le Christ et le pécheur que le salut personnel; c'est la grâce qui doit l'assurer, non l'observation de la Loi — qu'on se rappelle Zachée, le bon larron, la Samaritaine, Marie-Madeleine.

Le salut ne supprime pas la morale mais il est au-delà. Les moralisants, eux, trahissent l'homme dans ses dimensions naturelles et surnaturelles. Ils oublient que c'est Dieu qui sauve et le détournent de se mettre à son écoute, ce qui est bien la manifestation de l'« Esprit du mal », tel que l'Ecriture le définit. S'opposant à la nature humaine définie par la science moderne aussi bien qu'à la Révélation divine, ils commettent une double trahison.

A la place de cet ensemble confus de traditions discutables, d'ignorances, de tabous incontrôlés, il faut ériger une vraie théologie morale; son point de départ sera la Parole de Dieu accomplie dans le Nouveau Testament et son cheminement tiendra compte des découvertes de la science. Déjà, on peut se rendre compte qu'il y a une « convergence fulgurante » entre les deux lumières, surnaturelle et naturelle.

La Révélation nous montre que l'Amour ne supprime pas la Loi mais la dépasse et l'achève; d'où dérive cette évidence que la seule morale valable est celle qui est explicitement fondée sur la recherche concrète des exigences de la Charité, c'est-à-dire des relations avec le prochain et avec Dieu. Les exigences de l'appel évangélique de charité priment celles des législations ecclésiastiques.

Pour constituer la référence ultime de l'action morale, la Loi est forcément générale; elle ne tient pas compte des situations où tout être se trouve engagé dans un réseau complexe de relations à d'autres. Elle est donc radicalement suffisante.

Que devrait donc être un traité de morale chrétienne? Comment faire pour rester dans la généralité nécessaire et pour éviter en même temps les dangers de l'abstraction et de l'idéalisme?

Marc Oraison convient que le problème n'est pas prêt d'être résolu, ce qui ne l'empêche pas d'entreprendre des marches d'approche : « La morale chrétiennement entendue ne saurait être exprimée autrement que comme la mise en œuvre existentielle et quotidienne de l'authentique mystique, c'est-à-dire de la rencontre d'un mystère vivant. »

En cela, notre auteur se montre « évolutionnaire », fidèle au message de Dieu et aux découvertes humaines de l'époque — dont les intégristes et les immobilistes ne tiennent pas compte — comme le furent en leur temps un Cyrille d'Alexandrie et un Thomas d'Aquin.

Son chapitre sur la notion de péché a le mérite de nous faire discerner soigneusement péché et faute. Si l'on se fonde sur l'Écriture Sainte, on ne peut employer le mot péché qu'à propos de la situation conflictuelle où quelqu'un se trouve par rapport à quelqu'un : prochain et Dieu. La Loi est faite pour nous en faire prendre conscience. On ne saurait accepter d'utiliser le même terme pour établir une formulation générale de principe dont le caractère propre est d'être abstraite.

Nous ne pouvons en aucune manière juger la culpabilité réelle de personne; nous ne pouvons apprécier que des éléments en somme superficiels. Dieu seul, qui est au-delà de la Loi, peut juger et nous voyons comment juge le Christ : les seuls êtres réels qu'il juge sévèrement et en public sont précisément ceux qui, au nom de la Loi, s'opposent à son message.

Le sens du péché est le renversement du sentiment de culpabilité : de la fermeture sur sa propre angoisse obscure et sans issue, le sujet adulte et chrétien passe à la relation vécue à Quelqu'un qui aime et qu'il aime.

D'où tout un travail à faire sur le sacrement de Pénitence, en s'inspirant de l'attitude du Christ dans des situations analogues, après avoir examiné à quel point la confession catholique a été contaminée par des régressions plus ou moins mauvaises.

Les *Réflexions sur la responsabilité* ont une importance qu'il est superflu de souligner. Des inhibitions, des conflits affectifs inconscients, des déviations, des dynamismes agressifs ou sexuels fondamentaux peuvent empêcher l'homme d'être suffisamment « sujet ».

Responsabilité et culpabilité ne se recouvrent en aucune façon. Être *responsable*, c'est être capable de répondre à

quelqu'un de ce qu'on a fait, de reconnaître comme sien ce que l'on a fait dans le sens du bien comme du mal.

Etre *coupable*, c'est être conscient d'avoir manqué aux exigences de la situation et de provoquer chez l'autre — prochain ou Dieu — une souffrance dont on est responsable.

L'exemple qu'il donne fait bien saisir ce double concept. « Quand M. X..., homosexuel, sous la motion de son obsession incontrôlable, entre un soir dans une vespasienne pour trouver un partenaire furtif, est-il *responsable*? Sans aucun doute : il se rend compte de ce qui se passe, il sait que c'est lui qui est là. Mais est-il *coupable*? Il sait que ce qu'il fait est mal, qu'il commet une faute mais en même temps il le déplore, essaie en vain de s'en défendre.

« Si, sous l'influence du moralisme, il confond les deux problèmes, il n'a pas de solution autre que de se suicider ou d'évacuer sa responsabilité, c'est-à-dire de nier la morale ou sa propre moralité. Mais si, dans une juste distinction des attitudes, il répond à Dieu qui l'appelle, il reprendra tout simplement à son compte les paroles de saint Paul (*Rom*, VII) : « *Je fais le mal que je ne veux pas ... qui me délivrera de ce poids de mort! Grâces soient rendues au Seigneur Jésus.* » Et il aura l'attitude religieuse du publicain de la parabole : Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur, sachant, par le Christ explicitement, qu'il sera *justifié*. Mais ce terme ne veut pas exprimer, en langage biblique, une excuse à un comportement ou une évacuation de la responsabilité; il signifie que le pécheur qui assume son drame est *rendu juste* par la grâce infinie du pardon de Quelqu'un. »

L'identification responsabilité-culpabilité qui enferme le sujet dans un « monde de la faute » morbide a, on le voit, la très grave conséquence de le rendre imperméable au message de salut du Christ.

*
**

Il est impossible de montrer, en quelques pages, la richesse des observations et des raisonnements d'un pareil ouvrage ainsi que leur lumineux aboutissement. En en résumé, ici les lignes de force, nous avons voulu inciter le lecteur à s'en approcher et à recueillir lui-même ce message qu'il attendait plus ou moins confusément.

J'avais si soif, si soif et depuis si longtemps,

dira-t-il comme *La Samaritaine* d'Edmond Rostand, et comme elle, après sa rencontre avec Jésus :

*Et maintenant c'est dans la fraîcheur que je vais,
Car mon âme a senti, de son ombre surprise,
Sourdre, à flots de clarté, la fontaine promise!*

On entrevoit les perspectives de cette morale revenue aux sources évangéliques et harmonisées avec les acquisitions de la science, dans le domaine sexuel spécialement. Une morale où un acte ne sera plus considéré *in abstracto*, en dehors du sujet qui le pose et des circonstances qui l'entourent, catalogué *ne varietur* avec son coefficient de plus ou moins de gravité, mais comme la manifestation d'une personne déterminée dans la complexité de sa nature.

« C'est sur l'Amour que nous serons jugés », affirme saint Jean de la Croix. Espérons que, dès ici-bas, l'Eglise fera de même en tenant compte de la proportion d'*agapé* (l'amour de l'autre pour lui) et de la proportion d'*éros* (l'amour de l'autre pour soi) contenues dans nos comportements avec le prochain. Souhaitons la construction d'une théologie morale, celle de la Charité et de l'Espérance, à l'opposé de l'immobilisme ritualo-légaliste des scribes, des pharisiens et des docteurs de la Loi qui sévissent encore.

Cette rénovation générale de la morale catholique, spécialement dans le domaine affectif et sexuel, demandera de longs et difficiles travaux de la part des spécialistes des multiples disciplines engagées dans le problème pour assurer la nécessaire et double fidélité à la Foi et à la Science. Pour l'instant, l'Eglise enseignante invite à la modération et à la patience. En attendant, la solution est à rechercher, pour les catholiques, du côté du confesseur : il pourra éclairer et guider, à condition, évidemment, d'être lui-même informé. Sur ce point, nous ne devons pas nous faire trop d'illusions. Beaucoup de prêtres n'ont eu ni le temps ni le goût, depuis leur ordination, d'aborder les connaissances de la psychologie moderne. Quant aux frais émoulus des séminaires, on a vu quelles idées fausses leur inoculent les traités de théologie morale en usage.

Nous ne voulons pas, pourtant, mettre le point final après des lignes aussi pessimistes. Souvenons-nous que l'Esprit souffle où il veut et faisons-lui confiance.

ROBERT AMAR.

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

UN JEUNE HOMME EXCENTRIQUE

de DANIEL GUÉRIN.

Peu d'hommes ont eu aussi peu à se plaindre de leur famille, de leur classe sociale, que Daniel Guérin (1). Pourtant cet enfant gâté, ce privilégié de la vie ne nous était connu, depuis une trentaine d'années, que par ses écrits sur le fascisme, le colonialisme, le racisme, le socialisme libertaire et la défense des minorités sexuelles. Sa *Lutte de classes sous la Première République*, publiée en 1946 chez Gallimard, fait autorité. Les Arcadiens connaissent son essai : *Shakespeare et Gide en correctionnel?* (Ed. du Scorpion) et sa bouleversante confession de l'âge mûr : *Eux et Lui* (Ed. du Rocher).

Sa rupture avec le clan familial est la conséquence de la découverte de lui-même, au cours de ses jeunes années (1904-1930), à laquelle il nous fait assister.

Daniel Guérin ne cherche pas à faire scandale, mais il ne craint pas non plus le conformisme « des mufles, des imbéciles et des repus », qui prédominent dans la classe sociale qu'il a désertée, ni les condamnations de la morale de patronage, qui prévaut trop souvent dans la classe dont il défend la cause.

Tout en se peignant avec beaucoup de courage, il fait connaître aux jeunes l'époque dont est sortie celle où nous vivons, aux moins jeunes des aspects insoupçonnés d'un passé où ils ont chèrement défendu leur droit à la vie et leur droit au plaisir.

Ses parents, d'un humanisme raffiné, appartenaient à la bourgeoisie libérale (il descend d'un Saint-Simonien : Gustave d'Eichenthal); il habita le boulevard Saint-Michel, le château d'Orly, résidence de ses grands-parents; il fut l'un des privilégiés qui connurent, bien avant l'ère des congés payés, les vacances au bord de la mer et dans les villes d'eau.

Le petit homme s'entend bien avec ses ascendants, amateurs d'art éclairés, avec son père (dont il découvrira plus tard qu'il a la même forme d'excentricité que son fils), mais ses rapports avec sa mère se ramènent à une lutte sans merci : pourtant la pauvre femme ne donna dans aucun des travers par lesquels, selon l'hebdomadaire *Candide*, les mères peuvent faire de leur fils un homosexuel

(1) Ed. Julliard. 252 pages. Prix : 13,50 F.

Etudes dans les grands lycées de la rive gauche : Montaigne, Louis-le-Grand. Son père, incroyant lui-même, le fait élever dans la religion catholique, mais Daniel perd la foi, malgré les leçons d'instruction religieuse que lui donne, en privé, l'abbé Viollet, qui deviendra le contradictoire attitré — et presque l'ami — de l'anarchiste Sébastien Faure.

La toile de fond de ces nouvelles **Confessions d'un enfant du Siècle**, ce ne sont pas les guerres de Napoléon, mais l'effroyable tuerie de 1914-1918, pas la révolte des Natchez, mais la révélation, au cours des voyages qui suivront l'adolescence, d'une situation coloniale explosive.

Pendant la guerre, Daniel fait brillamment ses humanités, tout en brûlant d'une passion chaste pour des « jeunes filles en fleurs » — chasteté qui a pour rançon des pratiques nocturnes fort peu chastes — tout en parrainant aussi, avec son père, un gentil petit coiffeur, dont les dangers au front leur donnent bien des inquiétudes.

Avec talent, Daniel Guérin fait l'histoire de sa génération : l'armistice, la paix, les années folles. Et il l'étoffe d'excellents portraits : Barrès, « grand oiseau au bec crochu » tenant le bras de son ancienne dulcinée : Anna de Noailles; Adrienne Monnier, dans l'arrière-boutique de sa librairie, rue de l'Odéon; Daniel Halévy, oncle de Guérin; la vieille Emilienne d'Alençon, rescapée de la belle époque, côtoyant Chiffon au Jockey; Colette, en 1922, « amas de chairs flasques aux traits ravagés et outrageusement maquillés », interprétant le rôle de Léa dans *Chéri*; les hommes politiques : Poincaré, Léon Blum.

Ses œuvres de jeunesse sont encouragées par Barrès, Mauriac (avec qui il engagera même un dialogue épistolaire), Gabriel Fauré, René Boylesve, Colette, qui signe alors Colette de Jouvenel, qui lui dit : « J'espère que vous n'aurez jamais plus de dix-huit ans. »

Puis ce sont les grandes découvertes : la Rhénanie, Naples, Rome, le Pirée, le Socialisme, la Révolution Russe, l'amour des garçons.

Au régiment ce futur antimilitariste prend très au sérieux son métier d'officier. Ses liaisons sont intimes et pures. Mais c'est reculer pour mieux sauter. L'initiation à la vie charnelle se fait quand, retour du régiment, le jeune Daniel s'essaie au commerce de librairie, dans le quartier de la Chapelle, alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui :

« Comment ressusciter par la plume les jeunes ouvriers parisiens de cette époque? L'espèce en a disparu, tel le mammoth ou le dinosaure : la race, fanée par les privations de 1940-1945, a perdu de son éclat; la machine a remplacé le labeur musculaire; la tenue vestimentaire et aussi les comportements se sont embourgeoisés... » (p. 185).

Mais je veux vous laisser parcourir avec notre ami les étapes de son éducation sentimentale. Son originalité est d'aboutir au socialisme, alors que beaucoup d'autres, partant de conditions analogues, ont abouti à la poésie, à la peinture, à la haute-couture ou à la religion :

• Si elle s'appuyait sur de vastes lectures, ma vue en direction du socialisme n'était pas objective, d'ordre intellectuel. Elle était bien plutôt subjective, physique, issue des sens et du cœur. Ce n'était pas dans les livres, c'était en moi, d'abord, à travers les années de frustration sexuelle, et c'était au contact de jeunes opprimés que j'avais appris à hair l'ordre établi. La quête charnelle m'avait délivré de la ségrégation sociale. Au-delà des beaux torsos durcis par l'effort et des pantalons de velours, j'avais recherché la camaraderie. C'était elle que j'espérais retrouver au centuple dans le socialisme. Une fraternité virile, comme virile est la Révolution... » (p. 240).

Remercions Daniel Guérin d'avoir eu le courage de le dire. Et félicitons-le de l'avoir dit si bien.

SERGE TALBOT.

GAY ATHÈNES

Agence de voyage et de tourisme

27, rue Sp. Mercouri, ATHENES (Grèce)
(Téléphone : 719-320)

Emission de billets : air, mer, rail
Réservation d'hôtels — Organisation
d'excursions — TOUS PAYS

ACCUEIL ET PRIX PARTICULIER AUX ARCADIENS

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

**DANIEL GUÉRIN :
UN JEUNE HOMME EXCENTRIQUE**

"C'était, écrit Daniel Guérin, à travers des années de frustration sexuelle que j'avais appris à hair l'ordre établi". Si ce fils d'une famille de la grande bourgeoisie parisienne se convertit à un socialisme, de son propre aveu, moins issu des livres que des sens et du cœur, c'est parce qu'il avait l'espoir d'y trouver la camaraderie virile dont il rêvait, comme virile est la révolution. Jacques de Ricaumont (Combat)

**JACQUES BRENNER :
TROIS JEUNES TAMBOURS**

Les Trois Jeunes Tambours de Jacques Brenner s'en reviennent d'une (petite) guerre particulière. Le champ de bataille est interdit aux dames et aux demoiselles. C'est dire qu'on y conjugue le verbe aimer au singulier et au pluriel, certes, mais exclusivement au masculin. (Candide)

**MICHÈLE PERREIN :
LE PETIT JULES**

Parce que son petit Jules s'est enfui, un homosexuel s'interroge avec une précision pathétique sur les mystères qu'il porte en lui.

JULLIARD

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERNÉ LE JEUDI

Réservez votre table

MAI 1965. CLUB.PARIS.TUR 09 63.- 19 RUE BERANGER.

Club ouvert: MERCREDI & VENDREDI:20H30-23H30-

SAMEDI & DIMANCHE: 16 H. 20 H 15-

Mercredi 19.MAI. RECEPTION D'UN GROUPE d'ARCADIENS des U S A. (ONE) 21H-

Mercredi 26 MAI. CLUB FERME.(veille Ascension)

JEUDI DE L'ASCENSION. 27 MAI. CLUB ouvert à 16 Heures.(20H15)

MERCREDI 2 JUIN. 21 H. SOIREE T H E A T R A L E ... au Club.

Une tragi-comédie en 2 Actes d'HENRI S T U D A

" RUMEURS A MAUPLESSIS . . . " par le groupe du Club.

=====

PENTECOTE. Club normalement ouvert: Samedi.Dimanche.LUNDI. 16 H

Club fermé le Mercredi 9 JUIN.-

=====

SAISON DES CONFERENCES ET ACTIVITES INTELLECTUELLES ET ARTISTIQUES
achevée.Reprise en OCTOBRE 1965.-

Nous cherchons toujours des CONFERENCIERS,des présentateurs de films
ou de projections.Ceux de nos Amis qui peuvent ainsi nous aider;qu'ils se
fassent connaître.Cet appel s'adresse aussi aux Arcadiens HORS de PARIS,
qui,lors d'un voyage bien prévu à Paris,pourraient alors nous présenter
leur travail. MERCI A TOUS.-

Pour les distraits : quand rien de spécial n'est indiqué CONSIDERER que le
Club est NORMALEMENT ouvert les jours établis:MERC.VEND.SAM.DIM.

LE DISQUE contenant TOUTES les ALLOCUTIONS du BANQUET DES AMITIES PARTICULIERES est paru- 2 disques microsillon 33 T : 50 F. EXCELLENTE AUDITION.-

LIVRES : VENTE et PRET. Demandez LISTE ou règlement.-

VACANCES GRECE: Elles s'organisent. Chacun reçoit de nos amis hellènes les détails de l'organisation.-

PAS DE QUESTIONNAIRE VACANCES CETTE ANNEE.-

Si on le désire, pour les Vacances se MUNIR des Mots de recommandation pour MM. les DELEGUES de FRANCE et de l'ETRANGER, ou des adresses de CLUBS AMIS existant dans certains pays.-

A louer, période VACANCES , CHAMBRES, APPARTS? LA CIOTAT et ST RAPHAEL.-
NOUS SIGNALER, SVP, CHAMBRES, TRAVAIL. Merci.-

REUNIONS PROVINCE... avec nos excuses, annoncées, réannoncées, remises.

Il est bien prévu cette fois LYON en OCTOBRE, BORDEAUX en OCTOBRE.

CODE PENAL ET HOMOPHILIE, ce que chaque arcadien doit savoir: 6,50 F
LA PEDOPHILIE: 16,50 port C.-

LETTRE PERSONNELLE. La 3eme paraît... ON PEUT TOUJOURS S'Y ABONNER.
(de JANV à DEC. 12 F - ETRANGER: 15 F)

***LE N° DE JUIN d'ARCADIE SERA TRES LARGEMENT CONSACRE A NOTRE REPONSE a l'enquête de CANDIDE. Les principaux collaborateurs de la revue répondent. CEUX QUI DESIRENT UN NUMERO EN PLUS DE CETTE REVUE POUR LE DONNER A TEL OU TEL QU'IL FAUT REINSTRUIRE VALABLEMENT...qu'il nous le demande: 3 F le N° -prix spécial.- Il faut RETABLIR LA VERITE. Merci. COMMANDE AVANT le 2.VI.